

L'Ombre

Pascal Laurent

DENIS

La première chose que j'ai entendue, c'est le son de la déflagration, assourdissant - pour être tout à fait exact, la première chose que j'ai entendue, c'est la voix de ma mère me disant : « *Bienvenue au monde, Sophie* », car elle croyait dur comme fer que j'étais une fille malgré les échographies, le petit zizi et tout le reste - puis, dans le millième de seconde qui a suivi, parfaitement synchronisé avec le second flash, la foudre a frappé le haut de la cabine du photomaton et l'a littéralement fait voler en éclats. Qu'est-ce que je faisais dans ce photomaton ? Et bien des photos pour une carte d'identité. Oh ! Je pourrais dire qu'au moment où j'ai écarté le rideau, j'ai eu la certitude absolue que cette journée allait être particulière, que j'ai eu un léger instant d'hésitation où j'ai failli faire demi-tour comme si j'avais pressenti l'imminence d'un destin... blablabla... mais non. Je suis entré, j'ai ôté mon pardessus trempé et je me suis assis sur le siège. Affalé, même. J'ai jeté un coup d'œil dans la glace teintée afin de vérifier si j'étais à la bonne hauteur, c'est-à-dire le visage bien centré dans le cercle. L'image que je voyais s'y refléter, comme chaque foutu matin, était celle d'un homme d'une trentaine d'années au visage fin, presque émacié, illuminé par des yeux bleu très clair et très tristes, mais dont l'intensité et la profondeur étaient soutenues par des sourcils noirs et interrogateurs. Une fine moustache très « *Dumasienne* » donnait du relief à une bouche aux lèvres pulpeuses et légèrement boudeuse. L'ensemble n'était pas dépourvu d'une certaine grâce, mais manquait de caractère pour être vraiment intéressant. C'était la réflexion que je me faisais globalement à chaque fois que je me croisais dans une glace. Autant dire que je me rasais le moins souvent possible. Mais comme il fallait quand même que je ressemble à quelque chose, je m'étais machinalement lissé la moustache. Pour être raccord, je devais régler la hauteur du siège, mais le mécanisme était rouillé et quasiment impossible à manœuvrer. Comme je ne suis pas du genre insistant, j'avais très vite renoncé à cet effort supplémentaire et je m'étais installé dans la cabine adjacente. Il s'agit de la cabine qui se trouve à côté. Je le précise car je l'ai moi-même découvert hier par hasard juste à côté du mot « *adipeux* » dans le petit Larousse illustré. Là, j'avais pu régler le siège à ma convenance, à la suite de quoi, j'avais inséré la somme que me réclamait la machine. J'étais en train de remettre un peu d'ordre dans ma coiffure, peine perdue, j'ai la tignasse réfractaire, quand le premier flash m'a surpris.

Et vlan ! Une photo de foutue. Zut ! Concentre-toi sur la suivante.

Deuxième flash et...

Boum !!!... l'apocalypse !

Imaginez deux secondes une pauvre pomme de soixante kilos tout mouillés, projetée violemment à travers les débris de la cloison, alors que tout autour de lui, c'est Beyrouth. Je ne pensais pas qu'une si petite glace pouvait exploser en tant d'éclats furieux. J'avais à peine eu le temps de me protéger le visage avec mes deux mains avant d'être éjecté comme une loque à cinq mètres de la cabine. J'ai cru que ma dernière heure était arrivée. Sérieux. La violence de l'impact, inimaginable. Et le bruit. Je crois que je n'ai jamais entendu un bruit comme celui-là. Impossible à décrire. D'ailleurs je ne vais pas essayer de le décrire. Je crois que j'ai vraiment eu de la chance car normalement j'aurais dû être grillé comme un boudin. Je m'en suis sorti avec quelques brûlures sur le visage et toutes les parties où ma peau n'était pas protégée.

Incroyable ! Il faut quand même savoir que la température de l'air est très élevée autour d'un éclair, environ 30000 degrés soit 5 fois la température de la surface du soleil ! Je déconseille pour les tartines grillées du matin. J'avais aussi quelques petites coupures sur les avant-bras et sur les paumes à cause de la vitre.

Dans le hall, il ne restait plus rien de la cabine complètement déchiquetée dont les débris fumants jonchaient le sol autour de moi. Je tremblais de la tête et des pieds, et partout entre les deux. J'ai mis quelques bonnes minutes avant de retrouver complètement mes esprits. J'avais bien essayé de trouver appui auprès des gens autour de moi, attirés par la déflagration, mais allez compter sur la compassion des gens quand le spectaculaire s'en mêle. Ils étaient tous autour de ce qui restait du photomaton et faisaient des commentaires sur les probabilités que la foudre puisse tomber à cet endroit. Il y en avait qui estimaient le temps qu'il faudrait aux gens concernés pour nettoyer le bordel, d'autres qui estimaient l'intensité de l'impact en volts. Pour ceux qui aiment savoir, un éclair c'est un courant de 30000 ampères correspondant à une tension de 100 millions de volts. En gros c'est comme si tu mettais tes doigts dans 454545 prises de courant en même temps. Même Vishnou serait un peu court sur ce coup-là. Bref, tout ce beau monde se foutait éperdument de moi alors que je tremblais de partout comme si j'avais serré la main de monsieur Parkinson himself. J'étais mal en point et j'avais visiblement besoin de soins. Mais même les ambulanciers, arrivés sur les lieux quelques minutes plus tard, étaient repartis avec un autre type. Dans ces cas-là, il ne faut pas insister. Et dans ce bordel ambiant, dans cette folie furieuse, j'ai vu le truc le plus improbable possible. Par terre, au milieu des débris de la cabine, une petite bande de papier glacé qui dépassait d'un boîtier en métal tordu et noirci. Mes photos ! Envers et contre tout, narguant les éléments déchaînés et défiant les lois de la nature, la petite machine courageuse avait fait son œuvre et accompli son destin en développant ma bobine. Machinalement, comme dans un rêve pourrait-on dire, je m'étais penché pour ramasser les photos et les avait fourrées dans mon portefeuille. Si j'avais été un peu moins secoué, j'aurais vu à la place de mon visage une ombre noire.

J'étais rentré chez moi comme j'avais pu, en vrac. Cette nuit-là, j'avais fait des rêves de cataclysmes et de catastrophes naturelles en sons et lumières. Le lendemain, je me ruai sur Internet et je me renseignai sur les effets secondaires dus à la foudre et sur les éventuels témoignages de rescapés comme moi. Je m'étais, jusqu'alors, peu intéressé aux phénomènes physiques comme l'électromagnétisme ou l'électrostatique. C'est une lacune que je n'allais pas tarder à combler.

Ce qui va suivre, vous n'êtes pas obligé de le croire. Et bien que j'en aie été l'acteur privilégié, il m'arrive encore aujourd'hui d'en douter et de croire que j'ai peut-être rêvé tout ça. Je vous laisse seuls juges.

A l'époque où se sont déroulés les événements, je jouais Hamlet au théâtre. Pas le beau prince du Danemark qui faisait se languir la douce Ophélie. Non ! J'avais dégotté un petit rôle de complément dans la personne d'un soldat qui avait la particularité de se faire occire à l'arme blanche dès le second acte. J'avais même failli vraiment mourir après qu'un figurant du nom de Hlupák, qui veut dire : « imbécile » en tchèque, ait trouvé malin de bloquer à l'aide d'un éclat de bois le manche du fameux couteau à lame rétractable qui avait déjà servi à poignarder 3 Polonius, une demi-douzaine de Jules César, Brutus inclus, et une Juliette Capulet enceinte dans une version très controversée et qui avait fait couler beaucoup d'encre. Là, c'est mon sang qui avait coulé. En abondance. Heureusement, la lame avait glissé le long de la troisième côte flottante, avant de se ficher dans une petite artère. Je m'étais quand même retrouvé sur le plateau gisant dans une mare rougeâtre. Dégueulasse. Brrr !

Ce soir-là, la presse unanime avait cru bon de saluer l'avant-gardisme de la mise en scène, autant pour le réalisme cru dont elle avait fait preuve, que par l'engagement intense des comédiens jusque dans les plus petits rôles. Bilan : cinq articles dithyrambiques et sept points de suture. L'effet avait été à ce point saisissant que, dès le lendemain, la mise en scène s'enrichissait de pas moins de dix soldats et d'autant de matelots qui mouraient tous en râlant dans des bains d'hémoglobine commandée pour l'occasion en barils de quinze litres.

Et puis ça a commencé. Le 27 juin très exactement.

Ce fameux soir, alors que je faisais une grille de mots fléchés particulièrement ardue de force 1, côté jardin, j'avais ressenti un souffle glacé sur ma nuque et une présence si forte près de moi que celle-ci m'avait chassé des coulisses dans un état de terreur indescriptible. J'étais entré en scène un acte trop tôt, exactement à la scène V, où Hamlet s'entretient avec le spectre de son père. Cela m'avait causé un second choc et c'est à peine si j'avais réussi à balbutier quelque chose comme : « I a antom en ouiss ao our » que l'on aurait pu traduire par : « Il y a un fantôme en coulisse au secours ! » Lors de cette représentation, je ne m'étais pas fait poignarder, mais ma carrière avait été sérieusement compromise. J'avais dû faire amende honorable en offrant une caisse de champagne au metteur en scène et aux techniciens. Grâce à cette petite attention qui m'avait pratiquement ruiné, j'avais pu continuer à jouer dans la pièce. J'avais besoin de cachets pour renouveler mes droits. Mais je n'ai jamais pu oublier cette sensation de froid qui m'a parcouru la nuque, comme si une main glacée avait voulu m'étrangler avant de me précipiter dans les ténèbres. J'exagère à peine. La pétoche de ma vie.

Une seule fois dans ma vie j'avais ressenti une frayeur similaire. C'était l'année de mes 8 ans. Comme tous les étés jusqu'à celui de mes 14 ans - année où j'ai décidé que dorénavant si je travaillais pendant mes vacances se serait pour empocher l'argent de mon labeur – je m'escrimais pour la beauté du geste à rentrer les foins ou biner les pommes de terre chez mon oncle et ma tante qui vivaient dans la Sarthe près de la Ferté Bernard. Les parents de ma tante, de vieux paysans bourrus et analphabètes, qu'on m'avait assignés comme grands-parents bien que je n'ai jamais pu me faire à cette idée, tenaient les rênes de l'exploitation agricole d'une

poigne de fer. Particulièrement la grand-mère, la « sorcière qui pique » comme on l'avait surnommée avec mes frangins après qu'elle nous eût copieusement fouettés sur les bras et les cuisses avec une poignée d'orties, mémorable fessée qu'il nous arrivait d'évoquer encore aujourd'hui tels d'anciens combattants. Comme tous les enfants de mon âge, immergés pendant deux longs mois en milieu rural, j'aimais observer les différents travaux de la ferme et me rendre utile. Ce que j'aimais par-dessus tout, c'était la tournée de récolte des œufs. Ma sœur Geneviève et moi, on était devenus des vrais champions et on connaissait par cœur toutes les cachettes, même celles des poules les plus retorses. Au cours de notre tournée, on devait obligatoirement longer le bâtiment principal du corps de ferme, et passer devant une porte double en chêne d'où s'échappaient d'horribles grognements étouffés et une puanteur infernale. Notre oncle nous avait dit un jour que c'était l'antre d'un dragon qui s'appelait « Gropor » et qu'il mangeait les enfants désobéissants. Bien entendu, on ne croyait pas vraiment aux dragons, mais ce qui se cachait derrière la porte nous faisait suffisamment peur pour qu'on s'en tienne prudemment à l'écart. J'étais également fasciné par l'élaboration de la crème obtenue par brassage dans une baratte à beurre à l'ancienne. Ce jour-là, allez savoir pourquoi, je m'étais mis en tête de tourner seul la baratte pour avancer le travail. Mais celle-ci n'était pas fermée et au premier tour de manivelle le peu de crème qui restait au fond de la cuve s'était étalé sur le plancher. La sorcière qui pique était alors entrée dans une colère comme seules les personnes dépourvues de sens commun sont capables de le faire. Elle m'avait attrapé par les cheveux et m'avait fait traverser la cour de la ferme en me traînant comme un sac de pelures jusque devant la porte de « Gropor »

Sans penser une seconde à la portée de son acte, la vieille avait ouvert la porte et m'avait expédié manu militari dans l'antre nauséabonde du monstre avant de refermer la porte. Moi, pauvre être innocent qui, quelques instants auparavant, riait de la vie en toute insouciance, je me retrouvai soudainement catapulté au cœur du néant. Debout, cerné par les ténèbres, les jambes se dérobaient sous moi, j'avais entendu alors une chose haletante et énorme se déplacer dans ma direction. C'est là que pour la première fois de ma vie, j'avais vraiment cessé de respirer et que j'avais compris le sens du mot apnée. Pas le choix ! J'avais reculé le plus silencieusement possible, senti un mur dans mon dos et m'y était plaqué de toutes mes forces comme pour y disparaître, m'y incruster tout entier. Il y en a qui aimeraient être une petite souris dans ce genre de situation, moi j'aurais voulu être une affiche. Et là, j'avais entendu une sorte de reniflement juste à côté de mon oreille et l'instant d'après j'avais senti un frôlement hideux contre ma jambe. Si vous n'avez jamais entendu un vrai hurlement de terreur, vous auriez dû entendre celui-là. Dommage que je n'ai pas pu l'enregistrer. Un hurlement de chez hurlement à s'en déchirer les poumons et la gorge. J'avais dû flanquer une frousse au cochon car il s'était mis à courir dans tous les sens et à beugler comme un veau, ce qui pour un cochon est un exploit qui n'a, je crois, encore jamais été égalé. Le cochon et moi on faisait un concours à celui qui gueulerait le plus fort. Je ne sais pas qui a gagné car la porte s'est ouverte et ma mère m'a recueilli, affolé et en larmes, dans ses bras chauds. C'est la seule et unique fois, où j'ai vu ma mère dans un tel état de furie. Elle s'est mise à insulter copieusement la « sorcière » lui disant qu'elle était totalement irresponsable et qu'il était criminel d'enfermer un enfant de 8 ans avec un cochon de 300 kg. Que le monstre aurait tout aussi bien pu me dévorer tout cru et

qu'elle avait sans doute traumatisé son enfant à vie. Elle a giflé la vieille sans aucune retenue et si ma tante n'était pas intervenue, ma mère l'aurait sans doute massacrée. Je n'ai pas compris tout de suite le sens du mot « traumatisé » et il m'a fallu arriver à l'âge adulte et m'asseoir sur un divan à 90 euros la séance pour en saisir toute la signification. Il faut dire que depuis cette aventure, je ne supporte plus de rester dans le noir total - je dors avec une veilleuse allumée de chez « Nature et Découverte », très sympa avec des étoiles, des constellations... et tout ça - et j'ai une sainte horreur du porc sous toutes ses formes. Il m'arrive encore d'avoir des sueurs froides devant un simple pot de rillettes.

L'OMBRE

L'Ombre n'aurait jamais pu imaginer – si tant est qu'elle fût seulement capable d'imaginer quoi que ce soit – qu'un jour elle se sentirait exister. D'ailleurs, la notion même de « sensation » lui était jusqu'à ce jour totalement étrangère. Pour tout dire, il n'y avait jamais eu « d'avant ». Elle était passée d'un état qui n'existait pas à celui qu'elle « vivait » maintenant. Malgré cela, elle percevait de façon trouble qu'elle n'avait pas d'existence propre. Mais le simple fait de l'exprimer librement, d'en avoir pleinement conscience semblait prouver le contraire. Il lui fallait simplement élargir cette conscience, la transformer pour en saisir toutes les opportunités. Mais voilà ! Quand on est une ombre... quand on est « forcément » et de par sa nature profonde, réduite, contrainte et forcée - par d'incontestables lois physiques - à être dépendant d'un être vivant, on n'a pas d'autre choix que de « suivre le mouvement ». Qu'on l'accepte ou non ! Cette situation, absolument intolérable pour la plupart des êtres humains, bien qu'ils acceptent volontairement de porter des chaînes bien plus contraignantes sans s'en soucier le moins du monde, était pour l'ombre une chose évidente. Incontestable ! Et même si elle sentait parfois une certaine autonomie, elle savait - aussi sûrement qu'un chat sait qu'il n'est pas fait pour l'eau - qu'elle était liée par « contrat physique » à ce corps qui l'instant auparavant agonisait en râlant devant une assemblée de personnes qui se frappaient les mains les unes contre les autres dans le seul but de faire le plus de bruit possible. Cela n'allait pas l'empêcher de rentrer en contact avec l'être qu'elle « représentait ». Mais comment s'y prendre ? Après réflexion – ce qui pour une ombre était déjà un exploit en soi – elle opta pour une approche délicate et progressive. D'abord, faire prendre conscience à son support qu'il n'était pas seul. Elle trouverait bien le moyen de faire « sentir » sa présence d'une manière ou d'une autre. Dès que l'occasion se présentera, se dit-elle avant de se fondre dans l'ombre de grands nuages gris qui venaient de faire leur apparition, annonçant, comme un présage, l'âpreté des temps à venir.

Je me réveillai en sursaut. J'avais très froid. Pourtant, même en été, il y avait toujours du chauffage dans les loges. J'étais fébrile et couvert de sueur. J'étais seul et pourtant j'avais l'impression d'une présence. De nouveau cette présence. Je regardai autour de moi. La loge était à peine éclairée, et des ombres fantomatiques semblaient flotter dans la pièce. Mais à part ça, rien. Je me mis à chercher l'interrupteur pour allumer la lumière. Tout autour de moi, plaquées contre le papier peint décollé, quelques affiches de spectacles d'ores et déjà oubliés s'accrochaient désespérément aux murs. Des noms d'acteurs, de metteurs en scène, de décorateurs, de scénographes s'étaient étalés comme aux plus beaux jours de leur gloire. Il était normal qu'un endroit comme celui-ci regorge de l'énergie de ses anciens occupants, mais pas au point d'en ressentir si intensément les vibrations. En fait, depuis les événements, j'avais la sensation d'être observé, suivi. Parfois j'avais l'impression d'une légère désynchronisation de mes mouvements. Comme si je me déplaçais dans une sorte de ralenti à peine perceptible. C'était l'effet qu'aurait produit un film projeté en 24 images secondes et où l'on aurait ôté une ou deux images. Cela se traduisait par un trouble indéfinissable, des mouvements comme suspendus dans l'espace. Mais cette sensation, ne l'avais-je pas depuis que j'étais né ? Ma nature frêle et fragile en était sûrement la cause. Molière avait fait dire à Scapin dans ses

fameuses fourberies : « Je hais ces cœurs pusillanimes qui pour trop prévoir la suite des choses n'osent rien entreprendre ». C'était exactement ça. Je me reconnaissais complètement dans cet être timoré. J'avais tellement inscrit cette certitude dans les moindres faits et gestes de mon existence, et cela depuis ma naissance, que j'en étais tout naturellement arrivé à me nier. Nier ce que j'étais et petit à petit, nier ce que j'aurais pu devenir. Par cette attitude je ne faisais que reculer le moment où ma propre vie allait me rattraper et réclamer son dû. Toutes les vies doivent faire ça, j'imagine. Elles se laissent distancer, te font croire que tu les as semées à tout jamais et d'un seul coup, elles réapparaissent au moment où tu t'y attends le moins, brutalement le plus souvent, afin de créer un choc, et aussi parce qu'elles ont certainement les boules d'avoir été niées et rejetées à ce point. Et là ! Ou tu es assez solide pour regarder ta vie droit dans les yeux ou alors elle te gifle à tour de bras jusqu'à ce que tu ne saches plus où tu habites. C'est peut-être pour cela que j'avais « embrassé », comme on dit, la carrière artistique. C'est déjà embrasser quelque chose. C'était surtout vivre d'autres vies que la mienne. Des vies imaginaires. Des vies que l'on quitte en sortant de scène, en ôtant son costume et son maquillage. Et des vies de substitution on pouvait en trouver à foison dans un théâtre. Accrochées bien sagement sur leurs cintres, dans la pénombre des coulisses, attendant qu'un corps vienne leur donner de la chair, qu'une cervelle vienne leur donner de l'esprit et que des cordes vocales viennent leur donner la parole... le texte ! Mais surtout ce que ces vies en attente réclamaient par-dessus tout, c'était une âme pour qu'enfin elles s'incarnent.

Dans ces moments un peu hors du temps, où je me laissais envahir par ce genre de pensées philosophico-existentielles à tendances foireuses et où je plongeais tout entier dans mes réflexions intérieures, je finissais invariablement par me dire que j'étais un gros con. Mais parfois, dans des moments d'intense lucidité, très rares, je l'avoue car je n'aime pas en abuser, je soupçonnais en moi un être intérieur meilleur que je n'étais. Qui n'a jamais imaginé qu'à l'intérieur de lui, un être plus parfait, plus abouti, tentait désespérément de s'extirper de la nasse existentielle où la négation de sa propre existence l'avait jeté ? Paradoxalement, je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour empêcher la « naissance » de cet autre être. Pourquoi je vous dis tout ça ? Ah oui ! Parce que cette impression d'être double devenait de plus en plus forte et elle augmentait chaque jour. J'avais l'impression - vous allez voir comme c'est con - de vivre dans une autre dimension. C'est con, non ? Je vous l'avais dit. Et c'était sans compter sur tous ces petits phénomènes électrostatiques qui me perturbaient. Comme par exemple mes cheveux qui d'un seul coup se hérissaient et restaient figés en l'air, raides comme des piquets, des néons qui s'allumaient subitement à mon approche ou encore des petits bouts de papiers que j'attirais comme un aimant et qui se collaient à mes doigts. Des phénomènes liés, j'avais fini par l'apprendre, à l'électricité statique dont j'étais parfois, malgré moi, le conducteur.

L'Ombre n'était pas particulièrement attachée à ce « Denis », être pusillanime et sans intérêt qui vivait selon elle dans un monde factice. Il faut reconnaître, à sa décharge, que le théâtre étant un art où l'illusion règne en maître et où les comédiens interprètent des personnages, c'est-à-dire pour la plupart, des êtres n'ayant pas d'existence réelle en dehors d'une scène, il était difficile pour elle d'admettre qu'elle fût à présent l'ombre d'une chimère. Mais elle n'avait pas le choix. Aussi avait-elle décidé de rentrer en contact avec son support même si elle appréhendait grandement l'événement. Les précédentes approches, trop subtiles certainement, n'ayant rien donné, il était temps de passer à la phase suivante. Elle tendit sa main noire, vers lui. Denis était alors plongé dans le roman de Boulgakov : « Le Maître et Marguerite » Une histoire fantastique et burlesque où le diable en personne venait foutre le bordel à Moscou et saccager la vie des ses habitants. En ce lundi 05 Août, jour de relâche, Denis en profitait pour se détendre. Il adorait lire. Il pouvait rester ainsi des heures et il était fréquent qu'il achève un roman dans la journée. Il était même capable de lire plusieurs livres en même temps, passant d'un roman de fiction à une pièce de théâtre puis à une biographie par exemple.

Au premier contact, Denis sursauta si violemment qu'il renversa son café sur son pantalon manquant de s'ébouillanter à un endroit qui pouvait, après tout, encore servir si l'occasion se présentait. Les yeux exorbités, la bouche ouverte, il lâcha son livre à terre. Il manquait un bon hurlement pour clôturer le tout et celui-ci arriva dans la foulée, accompagné d'un « *AU SECOURS!!!* » très convaincant. Le pauvre Denis, il faut le comprendre, se croyait encore visité par cette chose étrange qui l'avait terrorisé dans les remparts en aggloméré du château d'Hamlet. Il se débattit dans tous les sens, voulant chasser cette insupportable présence hors de ses murs, mais plus il se débattait et plus la présence se débattait à ses côtés. Pendant ce temps, l'Ombre réfléchissait. Des événements qu'elle ne comprenait pas encore l'avait liée irrémédiablement à cette chose qui frôlait à présent l'apoplexie. Si elle continuait, elle risquait de perdre son nouveau support. La cohabitation s'avérait pour le moins délicate. L'Ombre, allait devoir faire preuve de patience, bien qu'une créature immatérielle comme elle, ne put faire preuve d'une telle vertu. Elle décida cependant qu'à la première bonne occasion, elle se manifesterait de nouveau et pourquoi pas, s'adresserait à lui directement par l'intermédiaire du langage. Elle en était là de son raisonnement quand Denis s'aperçut que ce n'était rien d'autre que son ombre, et donc lui-même, qui s'agitait de cette façon désordonnée. Il se calma et son angoisse retomba. Afin de se changer les idées, il alluma la télévision. Le cinéma de minuit diffusait un classique du cinéma américain : « L'invasion des profanateurs de sépultures » de Don Siegel. Il aurait mieux valu pour lui tomber sur un Vicente Minnelli ou carrément un Disney. Après quelques minutes de film, l'angoisse de Denis fut de nouveau en hausse. L'Ombre s'adressa pour la première fois à l'homme. Le bonjour qu'elle lui adressa fût pourtant aussi courtois que possible, mais Denis s'évanouit d'un bloc. « Quel manque de tact ! » pensa l'Ombre, qui attendait allongée malgré elle sur le tapis que son complément retrouve ses sens et l'usage de la parole. Ce qui arriva une dizaine de minutes plus tard. Cette fois-ci l'Ombre prit des gants et, d'une voix douce et sucrée, s'adressa à ce prolongement d'elle-même un peu particulier. Pour marquer une amélioration, Denis se contenta d'écarquiller les yeux en grelottant de peur et eut la courtoisie de ne s'évanouir que pendant de très courtes périodes,

entrecoupées de hurlements stridents. Etant d'une nature frondeuse, l'Ombre plaqua une main immatérielle sur la bouche de Denis.

L'infortuné ressentit comme une masse obscure l'étouffer et s'évanouit de nouveau.

Au secours ! Au secours ! Mon ombre essaye de m'étouffer. Je ne lui ai rien fait ! Je le jure. Je ne comprends pas pourquoi elle s'attaque à moi. J'ai toujours été en bons termes avec mon ombre. Même avec celles de mes amis et même avec les autres. J'ai peut-être marché sur une ou deux ombres dans la rue, mais ce n'était pas de ma faute. C'était à cause du soleil. Je le jure !

Quand Denis revint à lui, il faisait nuit. Il avait l'impression d'émerger d'un affreux cauchemar où sa propre ombre essayait de l'étouffer. C'était absolument terrifiant et malgré sa peur du noir, il n'osa allumer sa lampe de peur de la matérialiser. Il resta ainsi toute la nuit, dans l'obscurité, à guetter le moindre bruit. Le lendemain, ivre de fatigue, il se présentait à un casting où il devait, dans toute la fougue de sa jeunesse, vanter les qualités d'un jus de pomme qui se voulait particulièrement énergétique. A la dixième prise, après avoir ingurgité avec un sourire de circonstance près de deux litres du fameux jus de pomme, et sans que cela ne l'ait requinqué d'un pouce, il s'aperçut que si celui-ci n'était pas particulièrement énergétique il était en tout cas particulièrement laxatif, en conséquence de quoi il passa le reste de sa journée à courir, le pantalon sur les chevilles, de sa salle de bains à ses toilettes. Malgré la fatigue, il ne put s'endormir ce soir-là, ni les soirs suivants.

SOMBRE PRESENCE

Ça fait quatre jours maintenant que je ne dors plus. Je suis crevé, ratatiné, je n'en peux plus. Il faut que je ferme les yeux. Bordel, mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?! Ah ! Si seulement je pouvais disparaître, me dissoudre, m'endormir et m'évaporer. Mais ça serait trop facile.

— « Tu as l'air épuisé, Denis ? »

C'était Tartinelli qui me parlait. Joseph Tartinelli, mon agent, que l'on surnommait entre nous « tartine au lit » parce qu'il n'acceptait aucun travail avant midi. J'avais l'impression qu'il était à des kilomètres de moi.

— « Quoi ? »

— Tu n'as pas dormi depuis combien de temps ? »

Si j'avais eu encore de l'humour je lui aurais bien dit : « Depuis un bail ». Je me levai et regardai par la fenêtre du bureau de Joseph situé rue Dussoubs dans le 2ème arrondissement de Paris. De là on pouvait voir le passage du Grand-Cerf et sa splendide verrière haute de 12 mètres. Une cicatrice de verre et de métal forgé, taillée au milieu des immeubles de pierres. J'aimais y flâner à l'occasion.

— « Je ne sais pas, quatre ou cinq jours.

— C'est beaucoup.

— Je ne cherche pas à entrer dans le Guinness.

— Tu devrais te reposer.

— C'est bien là le problème, Joseph. Je n'y arrive pas.

— Pourquoi tu ne prendrais pas des vacances ?

— Besoin d'argent.

— Il n'y a pas que l'argent dans la vie, Denis.

— Dans la mienne, si.

— Et la santé ? C'est important, ça, la santé. Regarde-toi. Tu mènes une vie dissolue. Pas de femme pour te serrer la vis et te discipliner. Une vraie vie de patachon.

— Ecoute, Joseph. Tu es mon agent, pas mon psy, d'accord. Remarque, vu ce que je lâche comme pognon avec toi, je me demande parfois.

— Ça, ce n'est pas gentil, Denis. Je me mets en quatre pour te décrocher des castings. Pour vous décrocher des castings tous autant que vous êtes. Et vous, vous ne pensez qu'à vous repaître sur ma pauvre carcasse desséchée. Tu fais de moi l'exploiteur des pauvres masses salariées, alors que je suis exactement comme vous. Moi aussi j'en chie pour garder la tête hors de l'eau. Je fais ma part du boulot. Si tu ne décroches rien derrière, tu ne dois t'en prendre qu'à toi-même.

— Ne t'inquiète pas pour ça. On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même et les petites piques que je t'envoie de temps en temps ne sont rien comparées au javelot de mon autocritique.

— Justement. Tu es peut-être un peu trop dur avec toi, Denis. Fais relâche un peu. Détends-toi. Prends du recul.

— Je vais aller passer quelques jours chez mes parents.

— Bonne idée ! C'est bien, la famille pour se ressourcer. Heu... Dis-moi, tu as le temps de passer un dernier petit casting avant de partir ? »

Va te faire foutre Tartinelli !!!!!!!!!!!

L'éprouvante chaleur de cette première quinzaine d'août avait fait fuir la moitié de la capitale vers des contrées plus verdoyantes et, mis à part les irréductibles du bitume et les shootés au gaz carbonique, nombreux étaient ceux qui étaient partis à la recherche d'un petit coin de ciel bleu. J'avais décidé de passer quelques temps chez mes parents près de Saint Germain en Laye. J'avais besoin de faire le point sur ma situation. Je ne dormais pratiquement plus depuis six jours et les quelques moments de sommeil qui me saisissaient dans la journée étaient habités par d'effroyables cauchemars dans lesquels mon ombre et « Gropor » se liguèrent contre moi pour m'attirer dans les ténèbres. Et puis, j'avais ce service à demander à mon frère. Il ne pourrait pas me le refuser. Mon cerveau tournait à plein régime et j'aurais tout donné pour une heure de sommeil paisible. Je fixai mon attention sur les rails dans l'espoir de m'hypnotiser. Avant même que j'aie fini d'y penser, je m'écroulai comme une masse, les pieds en travers de la banquette, bercé par le roulis nonchalant de la locomotive. Je planais, le regard tourné vers les cieux. Sous moi, l'horizon s'étendait à perte de vue. Je virevoltais gracieusement, dos aux nuages. Un martinet à queue blanche vint me provoquer et je me lançai à sa poursuite dans une course folle. Frôlant d'un mouvement gracile des câbles à haute tension, piquant comme un forcené vers des champs de colza, je souriais. Mes yeux étaient remplis de mille couleurs chatoyantes et les arômes les plus subtils venaient tourbillonner autour de mes narines. Au détour d'un grand chêne, je laissai filer l'oiseau malicieux, redressai d'un coup de rein ma course et montai très haut, les bras tendus devant moi comme une flèche, jusqu'à toucher les nuages, puis je pénétraï dans un gros cumulus. A l'intérieur, le climat était très différent et le nuage était chargé d'électricité. Au centre du nuage, une immense baratte noire était en mouvement et c'était « Gropor » aidé par la sorcière qui pique qui tournait la manivelle. Malgré mon appréhension, je me penchai au-dessus de la baratte et je vis qu'elle était remplie de matières furieuses qui se mélangeaient et grossissaient à vue d'œil au milieu d'un vacarme assourdissant. Une force brute qui tournait lentement comme une turbine. Un orage en pleine composition ! Une ombre noire cernée d'orties émergea brusquement du magma et se dirigea vers moi avec à ses côtés la sorcière et « Gropor ». Leurs yeux roulaient rageusement dans leurs orbites et de leurs bouches démesurément ouvertes s'échappaient des filets de fumées baveuses. Je fis un pas sur le côté et me retrouvai en dehors du nuage. Je fis une chute vertigineuse et je tombai en hurlant... au milieu de trois contrôleurs qui me demandaient mon titre de transport.

J'écarquillai les yeux. Le plus vieux des trois réitéra sa demande.

— « Votre ticket, s'il vous plaît, monsieur. Et veuillez retirer vos pieds de la banquette. »

Je me redressai et me passai la main dans les cheveux. Je regardai ma montre : j'avais perdu connaissance sept petites minutes. Pas de quoi sauter au plafond. Le cauchemar se dissipa en quelques secondes, car un deuxième, beaucoup plus réel cette fois, me fit face. Il ne me fallut pas longtemps pour analyser la situation. J'étais, bien entendu, dépourvu du titre de transport

en question. Dans ces cas-là, j'avais recours à un petit stratagème qui consistait à me faire passer pour un étranger. En effet, quelques années plus tôt j'étais parti en Italie pour vendre des encyclopédies en porte-à-porte pour un organisme plus que douteux. Mais à cette époque, j'avais dix-huit ans et encore toutes mes illusions. Je n'en avais retiré de positif que l'apprentissage de la langue ce qui me rendait de temps en temps quelques services. Je pris un bel accent Napolitain et claquai de la langue.

— « Scousi. Ma io no capito.

— Et vlan ! Un Italien ! » lança, goguenard, le plus vieux des trois contrôleurs. Il s'adressa à son jeune collègue, frais émoulu de l'université, qui se tenait derrière ses lunettes triple foyer.

— « Eh, l'artiste ! C'est le moment de nous faire voir ce qu'on t'a appris à l'école.

— Oui ! » renchérit le dernier contrôleur, un type à l'air de fouine qui avait les mains poisseuses. « T'as fait langues si je ne m'abuse ? Demandes - y son ticket en rital ! Qu'on rigole !

— Je ne connais que l'espagnol.

— Mais de l'espingouin ou du rital, c'est pareil, c'est le même moule ! Vas-y ! Qu'on rigole ! »

Le jeune contrôleur se racla la gorge.

— « Su billete por favor. »

Je regardai le type d'un air bizarre et sortis de ma poche un chewing-gum que je lui tendis. L'homme à tête de fouine éclata de rire.

— « Chapeau ! Alors là, tu vois, je suis épaté ! Y a pas à dire, c'est dans des moments comme ça, qu'on regrette de ne pas avoir été à l'université. On ressent bien comme un manque. Pas vrai, Louis ?

— Tu l'as dit Jules ! » répliqua le vieux contrôleur. « Faut reconnaître que le savoir, c'est quelque chose. J'ai une idée ! Demande-lui un chewing-gum, Stéphane. Avec un peu d'bol, il va te filer un ticket. »

Les deux collègues du pauvre Stéphane se tenaient les côtes.

— « Ou peut-être une montre ou un parapluie ? » dit la fouine.

— « Je lui ai demandé son ticket ! Ce n'est pas de ma faute s'il ne comprend pas l'Espagnol ! » s'insurgea le jeune lettré.

— « Mais bien sûr. Tiens, regarde plutôt travailler un professionnel ! »

D'un geste large, Jules « tête de fouine » écarta le dénommé Stéphane et planta ses petits yeux perçants dans les miens.

— « Hé ! dis donc, le spaghetti ! Toi avoir un ticket pour moi ? Comprendo ? Ticket ! Sinon toi prendre une grosse amende. TICKET ! ! »

Je l'observai un instant en prenant un air incrédule puis, comme si je venais enfin de comprendre, je fouillai dans mes poches. Tête de fouine jubilait. J'en retirai un beau préservatif rose bonbon que m'avait remis un militant du Sidaction pendant que j'attendais mon train sur le quai et le tendis avec un large sourire au contrôleur. Le visage du dénommé Jules vira au violet ce qui donnait un intéressant contraste avec le rose du préservatif.

Stéphane sortit un mouchoir et entreprit de nettoyer les verres de ses lunettes tout en adressant un sourire en coin à Jules.

— « En effet, votre méthode, bien que peu orthodoxe, a l'avantage d'être lumineuse d'efficacité. Cela étant, à choisir entre le chewing-gum et le préservatif, le chewing-gum, moi au moins je peux en trouver l'utilité. »

Tête de fouine se rua sur son jeune collègue et l'attrapa par l'oreille.

— « Tu sais que je ne t'aime pas, toi ! Particulièrement quand tu prends tes grands airs de binoclard ! Espèce de rat d'université ! Tu crois tout savoir, t'étales ta science, mais pour moi t'es rien qu'un pet de lapin.

— Je vous conseille de me lâcher tout de suite, ahana l'homme que l'on comparait à un pet de lapin, ou je me verrais obligé de signaler votre comportement à mes supérieurs. De plus j'ai un témoin et...

— Mais vas-y, signale, signale tant que tu veux ! » cracha tête de fouine.

Le vieux Louis tenta de raisonner son impétueux collègue.

— « Je pense qu'on devrait en rester là, Jules.

— Alors dis-lui qu'il arrête de me chauffer comme ça. Non mais c'est vrai pour qui il se prend ce petit merdeux ?

— Ah ! non ! » dit le jeune contrôleur en sortant un carnet de sa poche et en notifiant l'insulte. « Je ne vous permets pas de rajouter la vulgarité à l'incompétence. »

Les trois hommes étaient à présent en grande discussion et ils en avaient totalement oublié l'objet de leur dispute, c'est-à-dire mézigue, j'en profitai pour me faufiler vers la porte alors que le train entra en gare de Conflans-Sainte-Honorine. Cette fois, l'homme à tête de fouine avait joint le geste à la parole et il était en train de piétiner frénétiquement les lunettes dudit Stéphane. Ce dernier glapissait des injures très sophistiquées et inconnues du dictionnaire personnel de tête de fouine alors que celui-ci lui faisait bien comprendre son manque d'intérêt pour les belles lettres en lui administrant des petites claques sur le nez. N'ayant jamais aimé la violence, je décidai d'intervenir en faveur du jeune giflé.

— « Ce n'est pas très sympa de vous en prendre à un type qui porte des lunettes. La violence ne résoudra rien. Alors calmez-vous et serrez-vous la main.

— Vous, ne vous mêlez pas de ça, s'il vous plaît, répliqua Louis. On a déjà assez de problème sans que les passagers ne viennent s'en mêler.

— S'il vous plaît ! S'il vous plaît, messieurs ! Un petit chewing-gum pour vous détendre ? »

Les trois têtes se retournèrent avec un synchronisme stupéfiant. Je regardai les trois hommes et tentai un sourire apaisant mais dans le même temps je me rendis compte de la bourde monumentale que je venais de commettre. Tête de fouine s'élança sur le faux italien, toujours mézigue, avec une rapidité qui forçait le respect chez un homme de son âge et je ne dus mon salut qu'à ma grande expérience des départs en flèche toutes catégories confondues. J'eus tout juste le temps de m'éjecter hors du wagon au moment où la sonnerie annonçant la fermeture des portes retentit. Mais tête de fouine avait déjà actionné la sonnette d'alarme et les trois contrôleurs soudain réconciliés se mirent à me courir après. Prenant les jambes à mon cou, je traversai la voie en coupant par les rails.

Celui qui se faisait appeler Louis et qui semblait le plus âgé - sans doute retenu par le règlement et par la peur de se faire faucher par un train si près de la retraite - emprunta les

couloirs souterrains pendant que le plus jeune essayait simplement de trouver un siège où s'asseoir en attendant d'y voir plus clair. Mais Jules n'avait pas l'intention de lâcher le morceau. Il s'était fait ridiculiser et rien que pour montrer à l'autre morveux de quoi était capable un « ancien de la rame », il mettrait un point d'honneur à coincer le fraudeur quoi qu'il puisse lui en coûter. Quand Louis déboucha du tunnel, j'avais une bonne longueur d'avance, mais « tête de fouine » était beaucoup plus vindicatif et me talonnait salement. Au sud de la voie, s'élevaient les barrières du chantier de construction de la gare nouvelle. Toutes les autres voies étaient coupées et je n'avais pas d'autre choix que de continuer droit devant moi. Sans m'en rendre compte, j'avais sensiblement allongé ma foulée et je commençai à en mettre plein la vue à tête de fouine qui crachait ses tripes derrière moi. Au bord de l'infarctus, il décida de s'arrêter alors que j'en rajoutai une couche et après une dernière accélération fulgurante je sautai par-dessus un bloc de béton aussi facilement que si je franchissais le palier de ma porte. Et tout cela, sans ressentir la moindre fatigue. Putain, je ne savais pas que j'avais la moelle à ce point-là ! Ça me réussissait plutôt de ne pas beaucoup dormir. En temps normal, j'aurais dû m'évanouir après les dix premiers mètres. Et là, je tenais la forme olympique. Mais sur le coup, je ne m'en étais pas fait la réflexion, trop préoccupé que j'étais à larguer mon contrôleur. C'est certainement pour cela que je ne vis pas non plus mon ombre, svelte et élancée, se refléter sur le mur.

Mes parents habitaient, ils y habitent toujours d'ailleurs, à Achères dans une jolie petite maison en bordure de la forêt de St Germain. Je poussais le portail du 7 allée des fougères et aussitôt un aboiement bref et pathétique déchira le silence estival. Le chien qui accourait vers moi queue battante, bâtard à poil ras de deux kilos et trois de tension, répondait au doux patronyme de Sultan. Aujourd'hui, il était affublé d'un immonde collier à clous qui dénotait de la part de sa maîtresse un parfait mauvais goût ou bien d'une vue déplorable, car le « collier » en question était en fait un bracelet de force ayant appartenu à Jérôme, le plus grand de mes deux frères, à son époque Punk. Sultan, dont on avait bien pris soin de décliner toute la sauvagerie sur une pancarte accrochée au portail d'entrée - ladite pancarte représentant une monstrueuse gueule écumante - était en fait un misérable roquet à sa mémère, édenté, incapable d'aligner deux aboiements à cause de son asthme et d'une lâcheté au moins comparable à la mienne à tel point qu'on pouvait se demander lequel des deux avait influencé l'autre.

Comme d'habitude, j'attendis qu'il soit à ma portée et lui filai un grand coup de tatane dans les côtes. Sultan poussa un hurlement strident et rentra sa queue entre ses pattes. Il ne comprenait toujours pas pourquoi je le traitais aussi mal. Moi non plus d'ailleurs. Mais il fallait bien que j'ai un souffre-douleur, moi aussi. C'est lui que j'avais choisi. De toute façon ce clébard n'éprouvait pas de rancune et il revenait invariablement traîner dans mes pieds en espérant des jours meilleurs. Le bâtard sur mes talons, je remontai l'allée, notant au passage l'arrivée d'un nouveau nain de jardin au milieu de la reconstitution d'une fameuse scène de Blanche-Neige, œuvre parfaitement inutile et dernière marotte de Jean-Charles, mon beau-père qui ne savait plus quoi inventer pour occuper sa retraite. Je le trouvai en haut des marches menant au perron, affairé à coller un seau et sa petite corde à un nain de puits.

- « Ah, te voilà ! Y'a ta belle sœur qui t'attend pour les places de spectacle.
- Bonjour, à toi aussi.
- Bonjour. Tu as l'air en forme dis donc.
- Et toi, ça va ?
- Oui. J'ai bientôt terminé.
- Tu t'attaques à quoi, après ?
- Je vais construire une piscine.
- Dans le salon ou dans le jardin ?
- Ça, c'est la surprise. Bon, ben, je vais me laver les mains, moi. »

Jean-Charles me planta au milieu du perron. Il était déjà reparti dans son univers. Le monde de Tolkien. C'était en fait un gentil allumé et les gens de la région avaient eu tôt fait de tailler une petite réputation d'originaux aux propriétaires du 7. Dans le quartier on l'appelait : « le seigneur des barjots ». Dans le salon, se trouvaient déjà mon frère Richard avec sa femme Clarisse et ses deux filles, Christine et Josépha. Jérôme n'était pas encore arrivé et ma sœur Geneviève lisait le programme télé. Je me penchai et déposai un bisou sur le front de ma sœur. Elle leva les yeux vers moi et me fit un tout petit sourire.

- « Salut, Denis !
- Salut sœurlette. Alors, les feux de l'amour, toujours aussi palpitant ?
- Il y a du rebondissement, ce n'est pas comme dans ma vie.
- Ce n'est pas comme ça dans la vie. Tu ne perds rien. Et au fait, ton voyage au Maroc ?
- Bien, merci. Je te raconterai. »

Je lui trouvai soudain un petit air triste à ma frangine. La connaissant, je voyais bien qu'elle me cachait un truc. Et avec le passé qu'elle se trimbalait, je me doutais qu'il y avait un homme là-dessous. Je décidai de ne pas insister, je savais que de toute façon, ça ressortirait un jour. Je devais simplement attendre. Je donnai une grande tape dans le dos de mon frère.

- « Salut Richard. Ça boume ? Et toi, Clarisse, comment ça va ?
- Ça va. Au fait, tu as les billets ?
- Bientôt.
- Tu me les avais promis pour aujourd'hui, Denis. »

Richard soupira légèrement. Il prit Josépha, sa fille cadette, dans les bras au moment où celle-ci commençait à arracher la tête de sa Barbie.

- « Je t'ai dit qu'on ne pouvait pas lui faire confiance. »

La petite Josépha poussa un petit cri strident tout en se dégageant de l'étreinte de son père et arracha une poignée de cheveux synthétiques à sa poupée. Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire en voyant le massacre.

— « C'est bon, Richard. Tout le monde ne peut pas être un parfait père de famille et un excellent époux. Il faut bien qu'il y ait des types dans mon genre pour conforter dans leurs opinions les types dans ton genre.

- Et je suis quel genre d'après toi ?
- Le genre : je ne fais pas de vague, ma vie est un océan tranquille.
- Ce n'est pas une tare.
- C'est pire. Et pour mon scénario ?

— On en a déjà parlé.

— Richard ! Nom de dieu ! J'ai besoin d'un coup de main. Qu'est-ce que ça change pour toi ? Tu le glisses sur le bureau d'un producteur, ni vu ni connu. Tout le monde fait ça. Tu sais très bien comment ça fonctionne dans ce milieu. Que des pistonnés ! Je ne vois pas pourquoi je n'en profiterais pas moi aussi.

— Si ton scénario est naze, c'est sur moi que ça va retomber. Tu aurais au moins pu prendre un pseudo.

— Ah ! Non ! Pas de pseudo. Je signe sous mon nom et j'en suis fier.

— Si c'est bon, ça va, mais si c'est nul, il y a mon nom dessus.

— Mais lis-le ! Ça fait des mois que je te demande de le lire.

— Quand ? Je n'ai pas le temps. Avec les mêmes, tout ça...

— Oh ! Quand même, tu peux prendre une heure.

— Tu verras quand tu auras des enfants, si tu as une heure à gaspiller comme ça.

— Lire, ce n'est pas gaspiller son temps. Dis-lui, Geneviève. Tu l'as lu, toi ?

— Oui.

— C'est naze ?

— Non, j'aime bien. J'ai trouvé ça sympa. Amusant.

— Tu vois, Richard. Fais-moi confiance, je suis un vrai auteur. »

Josépha venait d'achever sa Barbie et tirait de toutes ses faibles forces sur le lobe de l'oreille de son papa. Richard soupira et donna son enfant à sa mère.

— « Tu l'as sur toi, là ?

— Bien sûr. Je l'ai toujours sur moi. Je dors même avec. »

J'ouvris mon sac à dos et en sortis une pochette plastique contenant un script de 140 pages.

— « Tiens. Et fais-y gaffe !

— J'te promets pas de le lire tout de suite. Christine rentre en CP cette année, ça va être la java à la maison.

— Prends ton temps ! Prends ton temps... mais pas trop quand même. Ne le lis pas l'année prochaine, c'est tout.

— C'est bon ! Je t'ai dit que je le lirai, je le lirai.

— Super ! Merci, Richard. Alors comme ça, Christine rentre au PC. Elle n'est pas un peu jeune pour militer ?

— En CP. Cours préparatoire.

— C'était de l'humour, Richard.

— Tu dis des conneries comme ça dans ton scénario ? »

Si je répons ce que je pense vraiment, je perds un frère et je me brouille avec la famille.

Donc...

— « Ce sont des conneries d'un genre différent. C'est plus personnel.

— Personnel ? Tu parles de la famille ?

— Un peu.

— Je veux dire... tu parles de nous, de moi, des filles ?

— Non. Enfin oui, d'une manière détournée. C'est romancé. Tu sais comment ça se passe ? Tu observes les choses et les gens qui te sont proches et puis tu fais ta sauce.

— J'espère que tu ne racontes pas des trucs intimes.
— Voyons, Richard. Tu me connais.
— Justement. C'est pour ça que j'en parle.
— Réfléchis. Si je disais des trucs sur toi, est-ce que je te le ferais lire ? Geneviève ! Dis-lui, toi qui l'as lu. On ne reconnaît personne.
— Quand même !
— Qui, par exemple ?
— Le type avec ses marionnettes. Le doux dingue. C'est un peu Jean-Charles.
— Oui, un peu. Mais léger.
— Et le frère de ton personnage principal. Un pauvre type qui travaille comme typographe. Fainéant, menteur avec une grosse femme laide qui a un petit pois dans la tête.
— Et alors ?
— Et alors, Jérôme il ne va pas être content.
— Pourquoi ?... Il n'est pas typographe, Jérôme.
— Non, il est juste imprimeur. Mais je pense qu'il n'aura pas de mal à faire le rapprochement. »

Clarisse se leva du siège et alla chercher un biberon pour Josépha.

— « Je pensais surtout à Nicole. A mon avis elle va sauter de joie. Grosse femme laide avec un petit pois dans la tête. Je serais curieuse de savoir ce qu'il a pu raconter sur nous. Chéri ! Quand tu auras fini de le lire, tu me le prêteras.

— Je serai heureux que tu lises mon film, Clarisse. Je ne te l'avais pas proposé parce que...

— Parce que j'ai un petit pois dans la tête ? Tu me diras... une femme au foyer qu'est-ce que ça peut bien comprendre aux artistes.

— Mais non ! Je pensais que ça ne t'intéresserait pas, c'est tout.

— Et bien tu vois. Tu t'es trompé.

— Ben oui, je me suis trompé. Tant mieux. »

Clarisse eut une petite moue.

— « Et pour les places de spectacle ?

— Ecoute, Clarisse. On a droit qu'à deux places par soir, et elles étaient déjà prises pour samedi.

— Parce que tu t'y es pris trop tard, lança mon frère de la cuisine.

— Je te les aurai pour samedi prochain.

— Je compte sur toi, Denis.

— Tu as ma parole. Je te le promets. Maman est là ? »

Geneviève leva les yeux de son journal.

— « En bas. Avec sa « secte ».

— Encore !

— Et oui, il n'y a pas d'heure pour le confort de la ménagère. »

La secte de ma mère. C'était quelque chose. Ça se passait au sous-sol. Mon beau-père était en train de l'aménager à des fins que lui seul connaissait et pour l'heure il y régnait un foutoir indescriptible. Ma mère s'y était aménagé une petite salle pour ses affaires et où elle allait parfois s'isoler. J'ouvris doucement la porte et trouvai ma mère en pleine réunion Tupperware

avec une demi-douzaine de ménagères qui s'extasiaient sans réserve sur divers récipients en plastique à fermeture hermétique. Il régnait dans la pièce une atmosphère de douce quiétude. Elle avait négocié ce lieu avec Jean-Charles car elle avait absolument besoin de ce havre de paix pour son équilibre personnel. Un endroit à elle qui serait son jardin secret, son « home sweet home ». C'était aussi le lieu d'animations diverses et variées comme ces réunions de consommateurs dont elle était à la fois l'instigatrice et l'animatrice en chef. J'entrai le plus discrètement possible et m'assis sur un siège vide. Ma mère me fit un petit signe de la main et continua sa démonstration.

— « Le couvercle se ferme comme ceci. Elle renversa le récipient pour bien montrer à quel point celui-ci était hermétique. Vos confitures seront ainsi conservées le temps que vous le désirerez. »

Une femme sèche avec une jupe à carreaux leva la main.

— « Et si on n'a pas de confiture ?

— Vous pouvez peut-être mettre de la marmelade, lui suggéra une quinquagénaire avec de grosses lunettes et un visage couperosé. Ou autre chose. Ce n'est pas obligé que ce soit de la confiture, non ?

— Non, répondit ma mère en souriant. Mais dans ce cas, il y a d'autres récipients. Celui-ci par exemple qu'on appelle le « pratique ». C'est un récipient multi – usages, très compact, aussi bien pour le camping que pour la maison. Un indispensable !

— Moi, je le trouve très beau, s'enflamma une jeune femme avec des taches de rousseur. Très beau et très pratique. Elle eut un petit rire sec.

— Ah ! oui, ça c'est pratique, répéta miss couperose.

Oubliée dans un coin, une petite femme se redressa en faisant grincer son siège.

— C'est très important le côté pratique, parce que... parce que... Elle retomba dans son siège.

— Tout à fait ! Compléta sa voisine, vous avez raison, c'est...

— C'est pratique ! » répéta la jeune femme aux taches de rousseur.

— « Et au niveau des couleurs ? » s'enquit une autre consommatrice.

Ma mère leva la main pour réclamer toute l'attention de son auditoire. Le suspense était à son comble.

— « Dix coloris au choix. »

L'information fit l'effet d'une bombe.

— « Dix coloris au choix ! » Le visage de la jeune femme aux taches de rousseur s'enflamma et disparut sous un incendie pourpre. « Mais c'est fabuleux !

— Et ce n'est pas tout. »

Il y eut un silence incroyable. Il y avait encore mieux que les dix coloris. Cette réunion atteignait décidément des sommets. Chacun retenait son souffle et je sentis comme une pression s'installer. La petite femme s'enfonça encore plus dans son siège. Son visage était au bord des larmes. Maman se tourna vers moi.

— « Mesdames, je vous présente mon fils, Denis. Denis, veux-tu venir s'il te plait. Combien pèses-tu mon chou ? »

J'étais un peu gêné d'être obligé de décliner mon poids devant un parterre d'inconnues. Ma mère me donna un petit coup de coude.

— « Heu... soixante kilos à peu près. »

Il y eut quelques commentaires sur l'estimation de mon poids dont je ne voulus rien entendre. Ma mère posa le bol à terre.

— « Veux-tu bien monter à pieds joints sur ce récipient ? » Il y eut un nouveau brouhaha dans l'assistance, chacun estimant la capacité de résistance dudit récipient.

— « Je dois retirer mes chaussures ? »

— Non, non, ce n'est pas la peine. Il est anti-rayure. »

Je montai sur le bol avec une certaine appréhension mais celui-ci semblait effectivement très résistant.

— « Tu peux sauter dessus, si tu veux. Vas-y ! »

Je sautai sur le bol, d'abord doucement puis prenant confiance, je me fis plus pesant. Un tonnerre d'applaudissements accompagna ma prouesse. Grisé par ce petit succès, je sautai de plus en plus haut et de plus en plus fort. Dans un dernier effort, je pris un élan formidable et m'écrasai de tout mon poids sur le côté du bol qui dérapa et gicla dans les tibias de la jeune femme aux taches de rousseur qui, sous la violence de l'impact, poussa un hurlement strident. Moi, je tombai lourdement et manquai ma réception. Mon épaule gauche amortit une bonne partie du choc. La douleur m'arracha un cri qui se mêla à celui de la jeune femme au tibia meurtri. Je me relevai, les larmes aux yeux. La douleur était tellement intense qu'un instant je ne sentis plus mon épaule. Soudain, je fus pris de soubresauts et mon corps sembla s'allonger. Toutes les personnes présentes me virent alors m'étirer littéralement. Mon épaule gauche se modifia à tel point qu'elle sembla sortir de mon corps. Ce fut au tour de mon torse et de mon bras de subir les mêmes transformations. En quelques secondes, l'aimable réunion se transforma en cauchemar et l'hystérie devint collective. On entendit des bruits de pas dans l'escalier et quelques instants plus tard, Richard et Jean-Charles firent irruption dans la pièce. D'un sang froid remarquable, tel que peut l'être celui d'une femme ayant sacrifié une bonne partie de sa vie à ses enfants, ma mère s'approcha de moi et toucha délicatement mon épaule enflée. Elle était brûlante.

Après le départ précipité des ménagères, j'avais soudain succombé à un accès de fièvre. Je tremblais de tous mes membres. Ma mère donna des directives à Richard qui redescendit quelques secondes plus tard avec une couverture. Tendrement, elle m'enveloppa avant de décrocher le téléphone.

CONTACT

Après l'épisode de la réunion Tuperware, j'étais resté en observation à l'hôpital pendant deux jours avant de rentrer chez moi. Deux jours de repos complet où on m'avait mis sous perfusion. J'en avais profité pour dormir comme une bête. Je ne me souvenais pas de ces deux jours, mais j'étais complètement reposé. Ce que m'avait raconté Richard et ma mère m'avait glacé d'effroi. J'avais bien sûr aussitôt fait le rapprochement entre ce qui m'était arrivé et les événements mystérieux qui émaillaient ma vie depuis plusieurs jours. Maintenant, j'étais persuadé d'être un mutant. Il y avait un autre moi-même à l'intérieur de moi ! Un autre moi-même, mais version monstrueuse. Une entité qui le jour venu allait déchirer mon corps et s'en extirper avant de répandre sa malédiction sur la terre. J'avais lu une BD comme ça un jour. Je me demandais si j'avais un quelconque pouvoir de maîtriser cette chose. Si seulement j'avais pu contacter les X-MEN et le professeur Xavier. Mais les X-MEN n'existaient pas. C'était de la science fiction. Pourtant mon corps avait subi d'étranges phénomènes. Le médecin qui m'avait ausculté aux urgences avait simplement évoqué une forme d'éléphantiasis instantané et auto résorbant, seule explication selon lui à cette augmentation considérable de certaines parties de mon corps. Il m'avait demandé si j'avais fait un récent voyage dans un pays tropical, la cause majeure d'éléphantiasis étant la filariose lymphatique transmise par les moustiques. J'avais répondu que le pays le plus éloigné où je m'étais rendu, c'était la Suisse et il n'avait pas insisté. Par acquis de conscience, j'avais tapé éléphantiasis sur Google. L'horreur ! Les photos des déformations créées par cette malformation du système lymphatique étaient absolument choquantes. J'en frissonne encore.

Je repoussai les couvertures et me traînai péniblement jusqu'à ma fenêtre. Dehors, les nuages étaient bas et lourds. L'atmosphère semblait chargée d'électricité. Je suis comme une motte de beurre au soleil. Ma gorge était sèche. J'avais besoin de boire quelque chose. J'allai jusqu'à la salle de bains et fis couler l'eau du robinet jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment fraîche à mon goût. Du creux de la main, je recueillis le frais liquide et après m'être désaltéré, je m'en aspergeai le visage abondamment. Tout en m'essuyant, j'observai longuement mon visage devant le miroir. Je m'attendais à voir ma tête enfler, mes yeux sortir de leurs orbites et ma bouche s'ouvrir de manière démesurée pour y laisser apparaître une autre tête. La mienne, mais déformée, hideuse. Je frissonnais. On m'avait conseillé de m'adresser à un spécialiste. Un exorciste, oui ! Car c'était clair comme de l'eau de roche : j'étais possédé.

Comment fait-on pour dialoguer avec une chose qui est à l'intérieur de soi ? Je n'allais quand même pas me frapper la poitrine jusqu'à ce qu'une voix me dise d'entrer ? Je me palpai sous toutes les coutures, examinai chaque recoin de ma peau devant et derrière. Il y avait peut-être une ouverture, une sorte de fermeture éclair que j'aurais ignorée jusqu'à présent ? Je regardai encore une fois mon corps. Particulièrement mon épaule gauche. Celle que ma mère avait vu doubler de volume. Pourtant, elle n'avait rien d'exceptionnel cette épaule. Elle était même plutôt chétive. Alors que j'allais la remuer, je surpris un mouvement dans le reflet de la glace. Je n'avais pas bougé, ça, j'en étais sûr. Ce mouvement, ce n'était pas le mien. J'avais haussé les épaules, mais ce n'était pas mon geste. J'avais bien pensé le faire, mais le mouvement avait, en quelque sorte, devancé mes pensées. Cette découverte me laissa perplexe

un long moment. Au prix d'un effort incroyable, je me forçai à rester immobile et dans le même temps je visualisai mon bras en train de se lever. Je regardai dans la glace le résultat de ma petite expérience. Elle dépassa toutes mes prévisions. Je vis mon ombre, à mes côtés, autour de moi, l'ombre de mon bras se lever exactement comme je l'avais simulé en pensée. Mais mon bras n'avait pas bougé. Je levai alors physiquement mon bras et l'ombre s'accorda au mouvement, selon les lois naturelles qui veulent qu'un corps opaque - son propre corps - crée une zone sombre au contact de la lumière. Oui, c'était exactement ce qui se passa, sauf que cela n'avait rien de naturel. L'ombre suivait bien mes mouvements, mais dans un autre rythme. Un rythme décalé.

Un grondement de tonnerre, résonna dans le lointain. Mes cheveux se hérissèrent et je sentis comme une petite décharge sur le bout des doigts. L'orage se rapprochait. Dans quelques heures, peut-être moins, il serait là. Cela n'avait aucune importance en soi, mais bizarrement l'événement – sans que je sache exactement pourquoi – revêtit une signification particulière.

Je retentai l'expérience avec les deux bras cette fois, puis avec tout mon corps et à chaque fois, ce même sentiment de décalage.

Maintenant je n'avais plus aucun doute quant à l'existence de cette entité émanant de moi-même. J'allais devoir affronter l'incroyable.

— « Qui êtes-vous ? » demandai-je d'un ton anxieux en espérant du fond du cœur que je n'obtiendrais pas de réponse.

— « Enfin, vous acceptez l'évidence.

— Qui êtes-vous ? répétai-je en m'accrochant désespérément à ce qui me restait encore de raison. L'Ombre resta muette. « Vous êtes... ? Vous êtes moi ? Vous êtes mon côté obscur ? »

C'est exactement comme ça quand on devient fou, Je subis le « Syndrome Hamlet » Je dialogue avec moi-même. Je dialogue avec mon ombre.

— « Je suis bien votre ombre, dit-elle comme si elle avait lu dans mes pensées.

Je me secouai énergiquement.

— « Vous... vous n'êtes pas à l'intérieur de moi, alors ?

— Je suis là où tout ombre doit être. A votre portée. Je reproduis plus ou moins votre corps... je présume. »

Arghhhh !!! Il y a mon ombre qui présume !!

Je croisai mon regard dans le miroir. Deux grands yeux exorbités et brillants. Un large rictus animait mon visage tout entier.

Finalement, ce n'est pas si désagréable que ça d'être fou.

— « Et vous qu'est-ce que vous êtes ? me demanda-t-elle ?

— Moi, je suis Denis.

— Et Denis, c'est quoi ?

— Comment ça, c'est quoi ? C'est moi, c'est mon nom.

— Mais c'est quoi, MOI ?

— Moi, c'est ce que je suis. Un homme, un être humain si vous préférez.

— Expliquez le concept. »

Sa voix était monocorde, sans intention particulière. Je me demandai quand même d'où sortait le son. Je n'imaginai pas de cordes vocales à cette chose et encore moins une langue.

— « Je ne suis pas un concept. Je suis vivant.

— Expliquez le concept.

— La vie, c'est... »

Je sentais bien que j'étais mal embarqué avec cette ombre inquisitrice qui me pilonnait de questions comme si j'étais un prisonnier de guerre. Je contre attaquais.

— « Et vous, vous êtes comme une âme ou quelque chose dans le genre ?

— Je ne sais pas ce qu'est une âme. Je ne suis qu'une Ombre. Vous êtes un être humain, dites-vous ? Expliquez. »

Elle ne me lâcherait pas, j'en avais la certitude.

— « Hé bien, les êtres humains sont des individus masculins ou féminins...

— Quelle est la différence ?

— Entre les hommes et les femmes ? Houlà... vous avez une éternité devant vous, parce que... Bon, je vais faire simple. Tout, ou à peu près tout, nous oppose mais nous ne pouvons pas vivre séparément.

— Comme nous.

— Voilà. Par exemple.

— Si vous êtes un homme, je suis une femme, alors.

— Vous êtes d'un genre féminin, mais c'est un peu plus complexe que ça. Alors pour terminer sur l'être humain, on vit, on respire, on meurt. C'est la nature, quoi. Mais nous ne sommes pas les seuls êtres vivants sur la planète. Il y a aussi les animaux, les fleurs et les plantes et tout ça, ça vit, ça respire et ça meurt pareil que nous.

— Ça meurt ? Expliquez.

— La mort, c'est la fin de la vie et peut-être le commencement d'une autre, mais là c'est un avis personnel.

— Et moi ? Est-ce que j'ai le droit de dire « moi », si je ne suis pas un être humain ? »

Comme tu veux ma grande, fais-toi plaisir.

— « Vous n'êtes ni vivant, ni mort. Vous n'avez pas d'existence propre. Sans vouloir vous offenser, vous n'êtes qu'une zone sombre créée par un corps opaque, votre serviteur, qui intercepte les rayons d'une source lumineuse, cette lampe en l'occurrence. C'est ce que vous êtes. Enfin, je crois. Non ?

— Je ne sais pas. Je vous le demande.

— Ben c'est ça. Sauf que jusqu'à il n'y a pas si longtemps, les ombres ne parlaient pas.

— Moi, si.

— Je le vois bien.

— Comment expliquez-vous ça ?

— Je ne l'explique pas. C'est bien là le problème. »

Je me surprénais moi-même de la facilité avec laquelle j'avais accepté ce postulat qui reposait soit sur l'acceptation complète et totale d'un état de folie furieuse soit sur cette réalité fantastique d'ombre qui me faisait la causette. De toute façon, quel que soit mon choix j'étais condamné à être enfermé immédiatement si j'en parlais à qui que ce soit. Et cette ombre inconnue était là, en plein milieu de la nuit, dans ma salle de bains, elle « présumait » et me posait des questions existentielles. Qui suis-je, où vais-je, dans quel état...

Et tout allait bien. Je n'étais plus du tout effrayé. On pourrait même dire qu'une nouvelle vitalité s'était installée en moi. La sensation était loin d'être désagréable. L'Ombre passa machinalement sa main dans ce que je présumais être des cheveux. Je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas présumer, moi aussi. Hé ! Ça, c'était un de mes gestes.

— « Je me suis aperçu que j'ai une certaine autonomie de mouvement, dit l'Ombre comme pour répondre à mes interrogations muettes, mais je reste pourtant liée à vos pas.

— C'est un peu normal si vous êtes vraiment ce que vous dites. On peut savoir ce que vous avez l'intention de faire maintenant ? Vous allez vous en aller ?

— Je ne peux pas. Comme vous l'avez démontré, je n'existe pas sans vous. »

MAIS TU N'EXISTES PAS DU TOUT ! TU N'ES RIEN D'AUTRE QU'UNE ABSENCE DE LUMIERE. UNE PROJECTION OBSCURE DES CONTOURS DE MON CORPS ! UNE IMAGE, UNE APPARENCE. TU N'ES PAS REELLE !

— « Je suppose que je vais devoir me contenter de cette situation. »

Elle suppose maintenant. J'ai une ombre qui présume et qui suppose et qui me prend la tête dans ma salle de bains. Super.

— « J'aimerais savoir ce que c'est que d'être vivant.

— Pardon ?

— J'aimerais connaître la vie, me sentir vivant. Pouvoir aller où bon me semble.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas possible. »

L'Ombre laissa échapper ce qu'on pouvait prendre pour un soupir. Elle se renfrogna ce qui eut pour effet qu'elle se détacha plus nettement sur le mur. Ses contours étaient maintenant parfaitement visibles et j'eus le loisir de l'observer plus attentivement. Je n'avais jamais fait attention à elle jusqu'à maintenant. Pourquoi l'aurais-je fait ? Elle suivait bien les contours de mon corps, mais il y avait quelque chose d'autre. Elle semblait plus grande, plus élancée. Elle dégageait un sentiment de puissance. Comme un félin. Une panthère noire, c'est l'image qui me vint.

— « Vous êtes mon ombre, dites-vous ?

— Oui.

— Pourtant, vous me représentez de façon différente. Vous semblez plus imposante que je ne le suis en réalité.

— Je ne sais pas. Je reproduis votre corps, tel qu'il est. C'est ma fonction.

— Est-ce que vous voulez dire que ce que je suis vraiment est en réalité plus grand que mon corps actuel.

— Je suis vous, tel que vous êtes. Je n'ai pas d'autres explications.

— Est-ce que vous avez déjà cherché à vous séparer de moi ? »

Elle ne répondit pas.

— « L'autre fois, chez mes parents. Quand je suis tombé par terre, on m'a dit que certaines parties de mon corps avaient doublé de volume. C'était vous, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pourquoi ?

- Je n'ai fait cela que pour vous sensibiliser à ma présence. Vous n'arrêtez pas de me fuir.
- Vous essayez de vous manifester depuis plusieurs mois, maintenant. Je me trompe ?
- Des mois ? Expliquez.
- Du temps qui passe. Des jours qui se suivent encore et encore.
- Je ne comprends pas.
- En ce moment, par exemple, nous parlons depuis un certain temps, vous comprenez ?

C'est ça le temps.

- Oui, je comprends. J'essaye de vous contacter depuis de nombreux temps... je crois.
- Comment est-ce arrivé ? Comment en êtes-vous venue à exister ?
- Je comptais sur vous pour me l'apprendre.

— Comment voulez-vous que je le sache ? C'est de la métaphysique. Je n'ai pas pris ça comme option à l'école. Je ne suis qu'un intermittent du spectacle, moi. Un comédien.

— Je sais. J'ai participé à plusieurs de vos « représentations » comme vous dites. Quel intérêt trouvez-vous à recommencer chaque temps la même chose ? Je ne vois pas ce qu'il y a là de palpitant.

— Attendez. C'est vous qui parlez ou c'est une pensée qui m'appartient et que vous vous êtes appropriée ?

— Cela ne peut pas être de moi, puisque je n'ai pas d'existence propre.

— Pourtant, vous vous exprimez, vous portez un jugement, vous donnez votre avis, vous suivez une conversation. Cela prouve bien que vous avez une volonté.

— Vous croyez ? Pourtant, d'après vous, je n'existe que parce que je vous suis rattachée.

— J'ai l'impression que c'est un peu plus complexe que ça, malheureusement. »

J'avais besoin de marcher un peu pour remettre mes idées en place. Je m'avançai jusqu'à la fenêtre près de mon bureau et je regardai les quelques gouttes de pluie qui commençaient à tomber. Je respirai profondément. L'air était à présent saturé d'électricité. L'orage avait progressé de manière impressionnante. Un puissant coup de tonnerre éclata quelque part au nord. Il fut presque immédiatement suivi par un formidable éclair qui illumina le ciel. L'éclair ! Le photomaton ! Tout mon corps se hérissa et pendant un court instant je crus qu'il s'irradiait. Tout me revenait en mémoire comme si je venais à l'instant de sortir de la cabine fumante. Cela ne pouvait pas être qu'un hasard. J'allais retourner dans la salle de bains pour faire part de mon illumination à mon ombre quand je réalisai qu'elle était juste à côté de moi. Evidemment. J'allumai la lampe de bureau pour mieux la voir.

— « Je crois que ça a un rapport avec l'électricité. »

PREMIÈRES SENSATIONS

Lorsque j'arrivai à mon rendez-vous, Geneviève en était à son troisième apéro. Ma sœur se leva pour m'accueillir mais retomba pesamment sur la banquette avant d'avoir achevé son geste. Elle eut un petit rire, puis sans transition se mit à pleurer. Je pris ma sœur dans mes bras et je la berçai doucement. Avant d'arriver, je m'étais demandé si je devais ou non lui raconter l'épisode de la salle de bains. Mais vu les circonstances je décidai d'attendre un petit peu. Au grand jour, avec ma sœur à côté de moi, dans ce grand café parisien grouillant de monde, je n'étais moi-même plus très sûr de ce que j'avais vu, ni entendu la veille. Je savais que corps et esprit étaient intimement liés et que parfois lorsque l'un était trop surmené, c'était l'autre qui faisait office de fusible. Je faisais peut-être du surmenage. Mon esprit m'envoyait tout simplement un message. Une alerte qui s'était manifestée sous une forme spectaculaire. Je devais me reposer, prendre du recul comme me disait mon psy, enfin Tartinelli. Peut-être même que je lui en toucherais deux mots. Je regardai attentivement ma sœur. Son visage était écarlate et ses pupilles, sous l'action de l'alcool, s'étaient rétrécies jusqu'à devenir deux petits points noirs et brillants. Je me servis un grand verre d'eau que j'avalai lentement, en respirant bien entre chaque gorgée. Geneviève hoquetait doucement et s'attaquait maintenant à la nappe pour sécher ses larmes. Pour qu'elle se retrouve dans cet état, c'est que les choses devaient être graves. Mais chez ma sœur, « grave » pouvait aller du simple au pire. Je me disais qu'il valait mieux que je commande maintenant avant que ma sœur ne m'explique ses déboires. Cela pouvait peut-être prendre du temps. Le serveur fut remarquable de patience pendant que ma sœur choisissait son repas, entre deux hoquets, puis s'éclipsa aussi doucement qu'une ombre. J'eus un petit frisson et je demandai à ma sœur de tout me raconter en détail. Geneviève était rentrée de voyage, une semaine auparavant. Elle venait de passer quinze jours de vacances au Maroc dans un club pour célibataires. Avant d'aller plus avant, il faut préciser que la vie amoureuse de ma sœur Geneviève était une pure catastrophe. Un peu comme la mienne, mais en pire. Ça doit être de famille, je ne sais pas. Elle avait le don d'attirer à elle les plus beaux spécimens de fripouilles que la terre ait jamais portés. Elle était comme un aimant et se retrouvait invariablement dans des histoires absolument incroyables qui se terminaient toutes en sa défaveur. Elle s'était fait cambrioler une dizaine de fois par des ex mais elle n'avait jamais pu le prouver. Elle en était à un point de sa vie, où elle aurait tout donné pour vivre une histoire d'amour simple avec un homme simple qui n'aurait pas derrière la tête de la dévaliser ou pire. Là-bas, au Maroc, elle avait enfin rencontré l'amour et la passion en la personne d'un charmant garçon plus jeune qu'elle prénommé Omar et qui était prof de planche à voile. Très rapidement, Omar et Geneviève avaient eu envie de faire l'amour ce qui, chez deux personnes normalement constituées et qui s'appréciaient mutuellement, représentait un aboutissement logique. Ce qui l'était moins en revanche, ce fut les moyens employés pour mettre en œuvre la chose en question. En effet, la religion d'Omar lui interdisant de commettre l'acte charnel avant d'être marié, ils avaient décidé, avec cette magnifique insouciance que l'on aime voir parfois chez les jeunes enfants, de légitimer leur partie de fesses en l'air. Voilà pourquoi ma sœur arborait maintenant à son doigt un anneau en fer blanc qui la déclarait mariée à un citoyen Marocain. J'avais bien senti qu'il y avait baleine sous rocher, mais là elle avait décroché le

pompon, elle avait gagné la queue du Mickey ! De plus, elle venait sans conteste, d'établir une première dans la double catégorie « bourde absolue » et « inconscience caractérisée avec coups de pied au cul qui se perdent ». Le serveur apporta ma commande, une soupe aux queues d'écrevisses ce qui eut pour effet de lui faire penser à Omar. Ma sœur repiqua une crise de larmes. Elle regrettait son geste et se sentait piégée. Heureusement, j'avais un bon copain avocat et je lui passai un coup de fil pour vérifier si ce mariage était valable en France, car j'avais un doute. Mon pote me certifia que ce mariage serait valable, s'il était validé ici. Sinon, ce n'était qu'un bout de papier sans valeur. Ma sœur était rassurée. Deux, trois verres plus tard, elle était plus que rassurée. Elle était enthousiaste. Et à la vitesse où elle avalait ses verres, elle n'allait pas tarder à déborder de joie.

Après avoir mis ma frangine dans un taxi, je rentrais dans mon petit chez moi à Clichy, rue Gaston Paymal. Paymal. Choix logique pour un artiste. J'habitais dans une rue assez calme et mon studio donnait sur une cour intérieure relativement isolée du bruit. Ma sœur m'avait saoulé avec ses histoires. Je pensai au bon bain que j'allais prendre en rentrant. Une petite soupe et peut-être un bon DVD avant de m'endormir. En passant devant un réverbère, je fus interpellé par quelqu'un.

— « Vous avez l'air fatigué ? »

Je me retournai, surpris.

— « Qui me parle ? »

— C'est moi.

— Moi ? Moi ? C'est qui, moi ? »

Mais je savais pertinemment à qui j'avais à faire. Mon ombre s'étira et glissa le long de la paroi de l'immeuble près duquel je venais de m'arrêter avant de prendre une ampleur absolument inimaginable. Dans le même temps, une voix claire et pure résonna dans mon esprit.

— « Moi ! »

Et merde ! J'avais vaguement espéré que tout ceci n'était qu'un mauvais rêve, une sorte d'hallucination dûe à la fatigue ou je ne sais quoi d'autre, mais elle était là, bien présente, s'étalant sur le mur de façon ignoble et démesurée. J'avoue que le tableau était assez impressionnant et j'en restai comme deux ronds de flans. La zone sombre qui correspondait à ma tête touchait presque le haut d'un bâtiment de six étages.

— « Je me demandais... »

— Quoi ?

— Je peux vous toucher ? Je veux dire, c'est quel genre de substance, une ombre ? Vous avez une consistance particulière, ou bien il n'y a rien ? »

Je m'approchai du mur. L'ombre était partout. J'avançai la main et je sentis un contact. Mais pas celui de la pierre. Non, c'était quelque chose d'autre. J'approchai encore et de façon très naturelle, je me fondis dans la masse obscure. L'ombre était autour de moi, contre moi, en moi. Je m'y sentis immédiatement bien. Comme si j'avais réintégré le cocon dont j'étais issu. Je fermai les yeux. Quelque chose de charnel et d'envoûtant se dégageait de cette opacité moelleuse. C'était vraiment très agréable. Mais le plus impressionnant, c'était cette impression de grandeur. Quand j'ouvris les yeux, j'eus un choc. C'était vertigineux. Je voyais tout mon

quartier. Je le voyais aussi nettement que si j'avais été moi-même sur le balcon du sixième étage. A l'endroit où se trouvait ma tête. Sauf que j'étais aussi grand que l'immeuble. Les gens en bas étaient minuscules. J'aurais pu les écraser sous mon pied.

— « Génial ! Comment faites-vous pour ?... »

— Pour prendre cette forme ? Rien de plus simple. Je m'étire et c'est tout. Je peux prendre pratiquement toutes les formes que je désire. De la plus petite à la plus grande.

— Non, je veux dire... pourquoi est-ce que j'ai l'impression que je suis aussi grand que vous ?

— De la même façon que je fais partie de vous, vous faites partie de moi. »

Ça commençait à devenir intéressant et des perspectives nouvelles commençaient à pointer le bout de leur nez.

— « Vous pouvez glisser sous une porte ou quelque chose comme ça ?

— Je peux faire ce que je veux. Je n'ai pas de limite. Votre corps en fait est ma seule limite. Je ne peux pas m'étirer à l'infini, mais j'ai une bonne marche de manœuvre. Qu'est-ce que vous avez fait de votre journée ? Il y a eu des nuages tout l'après-midi et je n'ai pas pu me matérialiser. »

L'ombre reprit des proportions normales et je retrouvai instantanément ma petite taille et toutes les peurs et les angoisses qui allaient avec. De nouveau je me sentais minable, pas à ma place. Déçu de la vie, quoi.

— « Je n'ai rien fait de spécial. J'ai passé un casting pour une série.

— Ça doit être quelque chose de se sentir vivant.

— Ouais. Enfin, il y a des jours, je préférerais ne pas être venu au monde. »

J'étais redevenu Denis le grognon, Denis le timoré, le mal dans sa peau. Je fis un pas hors de la lumière, et l'Ombre commença à se dissiper.

— « Un instant !

— Quoi encore ?

— Est-ce que vous pouvez revenir sous le réverbère, je me sens un peu diminuée

Je revins me placer sous la lumière. L'Ombre reprit son assurance et son arrogance coutumière.

— « Venu au monde. Expliquez ! »

Et rebelote. Ma parole, si ça continuais comme ça, j'allais me changer en encyclopédie.

— « Avant d'exister, on naît. La naissance, c'est le commencement de la vie. Enfin pas tout à fait. On existe déjà dans le ventre de sa mère.

— Et avant, qu'est-ce qu'il y a ?

— Heu... les avis sont partagés. Ecoutez, vous savez, je ne suis pas capable de tout vous expliquer.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que j'ai mes limites. Ça s'appelle l'instruction. Et puis là, je suis crevé, fatigué. J'ai à peine dormi la nuit dernière. Je veux juste rentrer chez moi, me faire ma soupe et aller me coucher. »

Soudain, je sentis un regain de vitalité s'installer en moi. Je me sentis d'un coup tout ragaillard. Plus de trace de fatigue, plus de mauvaise pensée. Pigé. L'Ombre me filait son

énergie. J'avais l'esprit clair et en alerte. Comme si j'avais pris de la coke, quoi. En même temps, je dis ça, mais je n'en ai jamais pris. Non, c'est vrai !

Mon ombre et moi nous causâmes toute la nuit, jusqu'au petit matin. Dans la foulée, je ne vis pas passer les semaines qui suivirent. Au début on se marrait franchement bien. Enfin surtout moi, je pense, car je n'étais pas sûr qu'elle fut capable d'éprouver quoi que soit. Pendant qu'elle me harcelait de questions existentielles, je testais de mon côté ses capacités. En fonction de l'intensité de la source lumineuse, soleil ou lampe, je variaais mes déplacements, proches ou éloignés de la source, de telle sorte que mon ombre s'étende plus ou moins loin de mon corps physique. Je la projetai ainsi littéralement sur tous les supports que je trouvais, la faisant grossir, rétrécir, s'allonger et s'étirer au maximum de ses capacités. Comme je pouvais me matérialiser à n'importe quel point où elle se trouvait, je pouvais passer d'un endroit à un autre en quelques secondes. Je me souviens d'un type. J'avais projeté l'ombre de ma main derrière lui et je lui avais tapoté l'épaule. Quand il s'était retourné il n'y avait personne. Cela lui avait provoqué un choc, mais quand la chose s'était reproduite plusieurs fois de suite, il avait commencé à sérieusement flipper et à gigoter dans tous les sens. Hilarant. Dégueulasse, mais hilarant. En étirant mon ombre au maximum, j'avais réussi à me projeter jusqu'au 6^{ème} étage d'un immeuble en verre où il était impossible de grimper. Je n'avais pas choisi cet immeuble par hasard car l'appartement du 6^{ème} était occupé par mon ex et son nouveau mec. Il était tous les deux en train de se bécoter quand je cognai à leur fenêtre. J'avais tout de suite accaparé leur attention. Plus courageuse que lui, elle s'était approchée de la vitre et regardait sans comprendre vers l'extérieur. Il n'y avait rien. Peut-être un oiseau qui s'était cogné contre la vitre ? Je vais t'en foutre des oiseaux qui se cognent, moi. Est-ce qu'un oiseau est capable faire un rythme de salsa sur une vitre ? La panique chez mes deux tourtereaux ! Quelle rigolade !

Je me marrais bien, mais mon ombre de son côté ne me lâchait pas non plus. Elle était avide de connaissance. Elle voulait tout savoir sur tout. Insatiable. Quand je ne savais pas un truc, j'allais sur Internet pour me renseigner. Je me documentais sur des sujets qui me dépassaient complètement et qui n'avaient, jusqu'alors, jamais suscité mon intérêt. Mais le truc qui la passionnait le plus, c'était le concept de l'existence. Elle voulait tout connaître sur le sujet. Ça avait l'air de l'intriguer profondément. La vie, la conscience, la personnalité. Je lui lisais des traités de philosophie épais comme ça et où il n'y avait pas d'images comme disait un humoriste bien connu. Elle absorbait tout ce qu'elle pouvait. Une véritable éponge. Et dotée d'une mémoire incroyable. Une mémoire partagée, car ce qu'elle absorbait, je l'absorbais également. C'était un enrichissement commun. On était devenus très potes mon ombre et moi. A tel point que j'avais laissé un peu de côté ma carrière, *oui, je sais, moi aussi ce mot me fait rire*. Au lieu de ça, je passais mon temps dans les bibliothèques à nous instruire.

Après neuf semaines de ce régime-là, on en savait mille fois plus sur les choses de la vie. Là où j'aurais dû me méfier c'est quand elle a commencé à parler de passer de la théorie à la pratique. J'avais retrouvé une vie à peu près normale. Bien entendu, je n'avais parlé à personne de ma sombre compagne. C'était un secret que j'essayais de garder, mais il devenait de plus en plus difficile pour moi de le faire. Elle se manifestait de plus en plus souvent et à des moments incongrus et bien souvent gênants. Quand j'étais aux toilettes par exemple. Pas moyen pour

moi d'être tranquille au petit coin. Elle se matérialisait et me demandait ce que je ressentais à ce moment précis. Allez expliquer ça avec des mots simples. J'en étais arrivé à aller faire pipi dans le noir pour être tranquille. La perception des choses. C'était devenu son cheval de bataille. Elle était obnubilée par ça. Ça la rendait carrément maboule. « Et comment ça fait quand tu te coinces le doigt dans une porte, *oui, on se tutoyait maintenant*, qu'est-ce que tu ressens, est-ce que c'est chaud le lait bouillant, est-ce que c'est froid la neige, est-ce que ça sent bon le macaron, est-ce que ça a bon goût ? » Pire qu'un mouflet surdoué ! J'avais besoin de faire des breaks vous imaginez. Alors, j'ai commencé à aimer le noir. Moi qui étais un angoissé de l'obscurité, un grand flippé des coins sombres, je commençais à les rechercher systématiquement. La nuit était devenue mon amie, mon alliée. C'était le seul moment où je pouvais me retrouver avec moi-même. Dans le noir ou dehors quand il n'y avait pas de soleil. J'ai même commencé à adorer les temps pourris. J'étais devenu accro à la météo et j'en arrivais à prier pour que le soleil disparaisse carrément de notre système. On m'aurait annoncé que notre soleil avait explosé et c'était transformé en super novae ou en naine blanche que j'aurais applaudi des deux mains. Et puis elle est devenue carrément impossible. Comme le soir où une bande de copains que je n'avais pas vus depuis longtemps étaient venus voir le spectacle. On avait fait une bringue à tout casser et, je ne me rappelle plus des détails, mais toujours est-il que je m'étais retrouvé avec Hlupák, qui s'était probablement incrusté, dans ce bar vers Pigalle. Impossible de me souvenir comment on avait atterri là. Au premier abord, il avait l'air sympa ce bar avec ces petites lumières et son ambiance cosy. J'étais affalé sur le comptoir, Hlupák à mes côtés. Je regardais autour de moi. C'était nettement moins chaleureux à l'intérieur. Des murs à l'aspect pissieux, le parquet qui collait sous les pieds, des traces de graisse sur le comptoir. Ce n'était pas vraiment la classe. Il était assez tard et il y avait peu de clientèle. Des hommes seuls pour la plupart. Mais pouvait-on vraiment qualifier de « clientèle » la dame d'un certain âge en tenue plus qu'évocatrice qui nous louchait dessus. Si c'était un bar, c'était un bar à quoi ? Je ne trouvais pas de réponse satisfaisante et j'allai m'éclipser quand une main ferme et manucurée à la truelle se posa sur mon épaule. Je me retournai et eus un choc. Imaginez un peu un énergumène de la taille de David Douillet mais avec des nichons. Il ou elle (je ne sais pas), me demanda du feu pour sa cigarette qu'il (ou elle, décidément j'avais du mal à choisir) pinçait délicatement entre des doigts qui avaient dû tenir un volant dans une autre vie. Mais n'étant pas fumeur, je ne pouvais pas accéder à la requête de l'hybride pomponné qui se tenait devant moi. La « chose » me demanda alors de lui offrir un verre de champagne en battant des faux cils et avant que j'aie pu répondre quoi que ce soit, elle avait fait un signe au patron du bar qui s'approchait d'un pas pesant. Une autre grosse bestiole était en train d'entreprendre Hlupák qui n'avait plus les yeux en face des trous. Je dévisageai le patron. L'adjectif patibulaire avait certainement dû être inventé pour lui. Le nez aplati et les pommettes saillantes semblaient indiquer un accident récent ou une pratique assidue de la boxe anglaise. Je préférerais ne pas avoir de confirmation sur ce dernier point. Il s'arrêta devant moi, les mains sur les hanches.

— « Qu'est-ce qu'il va prendre, notre ami ? »

Il m'avait demandé ça, comme s'il me proposait sa main dans la gueule. J'étais gêné. Son expression me disait clairement que j'avais intérêt à consommer sans rechigner. Du coup je

commandai le verre de champagne pour la chose et un coca pour moi. Je bus mon verre à la vitesse de l'éclair pendant que mon travelo sirotait tranquillement son verre de champ. J'avais besoin de retrouver une contenance, d'autant que miss Rambo commençait ces minauderies. Je donnai un grand coup de coude à Hlupák pour lui faire comprendre qu'il valait mieux ne pas s'éterniser dans le coin.

— « Vous recherchez quelque chose d'exotique ? »

— Non, juste la sortie. »

Le patron me regarda comme si j'avais pissé sur son paillason. La chose sourit, dévoilant une rangée de dents carnassières et me demanda avec la voix de Stallone si je n'avais pas envie de faire des folies avec mon corps.

— « Je crois que j'ai été assez fou pour ce soir... »

Elle est où la sortie, déjà ?

— « Tu cherches une fille ? demanda le patron. Tiens, regardes autour de toi, t'as l'embarras du choix. »

Je jetai un coup d'œil sur les « filles » en question dont la plus féminine était sans conteste celle qui se tenait à côté de moi.

— « Je pense que j'ai surtout l'embarras, là. »

Gros flop de ma part. Je ne comprends pas pourquoi les gens n'apprécient pas mon humour.

— « Tu plais beaucoup à Sabrina, tu sais ? »

Ma copine camionneuse, mit un doigt dans sa bouche et passa sa langue tout autour.

— « Merci, mais ce n'est pas pour ça que je suis là. »

Bon, il faut vraiment que je me tire !

— « De toute façon je suis marié, alors. »

Gros rire de la clientèle. Le patron se tenait les côtes.

— « Je comprends. Tu penses bien qu'il n'y a que des célibataires ici. »

Re-gros rire de la clientèle. Le patron me regarda salement.

— « Ecoute petit, toi et ton minet, vous faites désordre sur mon comptoir. Alors calte ! Ça fait cent soixante euros pour les quatre verres.

— Quoi, cent soixante euros ?! Mais je ne les ai pas ! »

Je regardai désespérément Stanislas en espérant qu'il allait trouver une solution miracle pour nous tirer du pétrin dans lequel on s'était fourrés, mais il n'avait d'yeux que pour sa partenaire, une fausse blonde avec des fossettes et des faux seins. J'imaginai mon Stanislas en Philéas Fog, accroché à l'imposante poitrine avec des envies de tour du monde en 80 jours. On était frais.

— « Alors on dirait que tu vas avoir quelques ennuis, petit gars. »

L'espace se réduisit dangereusement autour de moi. C'était plus que n'en pouvait supporter l'Ombre. Elle glissa jusqu'en bas du pilier où elle se tenait retranchée, remonta le long du comptoir d'où elle émergea, grandie, énorme, furieuse. Mû par une force étrange, je sentis mon bras s'envoler vers le patron du bar et mon poing se refermer durement sur le col de celui-ci, pendant que de l'autre bras j'administrai une manchette à la chose au moment où celle-ci dégainait un petit cran d'arrêt de son sac à main. Hlupák avait fait un lâcher de sein et me

regardait comme si j'étais le messie incarné. D'un geste parfait, je décollai le patron du sol comme s'il n'était rien et l'amenai à moi. Je plantai mes yeux dans les siens. L'espace d'un instant, je surpris mon reflet dans la glace en face de moi. C'était mon visage, mais avec quelque chose en plus. Quelque chose que je n'aurais jamais cru posséder, mais que je reconnaissais pourtant. Au fond de mes yeux : de la détermination. Une volonté farouche de dominer. Mon visage se rapprocha de celui du tenancier. Même ma voix avait changé. Elle était sans concession.

— « Je trouve ça un peu abusif comme tarif. Tu vois quelque chose à redire à ça ? A moins que tu ne tiennes ni à ta tête, ni à ton bar. »

Le patron avala sa salive en même temps que ses illusions. Il me regarda d'un air incrédule avec un mélange de crainte et d'incompréhension. Rien qu'à son regard, je pouvais deviner le cheminement de sa pensée. « Comment ce gringalet anémique avait pu se changer en cette brute au regard farouche et à la force colossale ? Il n'avait pourtant pas sorti de boîte d'épinards de sa poche ? »

J'augmentai la pression sur son col. A bien y réfléchir, il tenait à sa tête et à son bar.

— « Non, c'est effectivement un peu cher. Mais pour vous, c'est cadeau.

— Merci. Je vois que vous êtes dans un bon jour, on peut peut-être annoncer une tournée générale ? Non, c'est pas une bonne idée, ça ?

— Oui. Tournée générale ! C'est la maison qui offre. »

J'étais sorti en tremblant de tous mes membres. Mais c'était plus d'excitation que de peur. Ce que je venais de faire quelques instants plus tôt dans ce bar me dépassait complètement. Parce que ce n'était pas moi qui avais soulevé ce type du sol sans tenir compte un instant de la plus élémentaire loi sur la gravité. Non. L'ombre s'était manifestée et avait pris le contrôle de mes mouvements. C'était grisant et en même temps un peu flippant. Car je n'avais pas « décidé » de choper ce mec par le col. L'ombre avait agi sans mon consentement. Elle avait utilisé mon corps pour exprimer SA volonté. Et ça, ce n'était pas bon du tout. Et mon autonomie, là-dedans ? Qu'est-ce qui allait encore lui passer par la tête à mon ombre ? Si elle pouvait me manipuler comme ça, elle pouvait me faire faire ce qu'elle voulait. Ce soir là, je décidai de mettre de la distance entre elle et moi. Après tout, ce n'était pas mon problème. Je pouvais très bien continuer à vivre comme ça et c'est exactement ce que j'avais l'intention de faire. Ça, c'était ce que je voulais faire... moi. Sauf que je ne savais pas du tout comment mettre en pratique ce que j'avais décidé. Elle avait trouvé le moyen de m'utiliser et elle n'allait certainement pas se priver de recommencer. Depuis qu'elle avait éprouvé un substitut d'existence à travers mon corps, cela l'avait motivée. Oh ! Certes, ce n'était pas vraiment une réelle sensation d'existence, plutôt une ressemblance. Et cela sembla lui suffire... pendant un petit moment. Mais je sentais bien que ça n'allait pas durer. Et puis un jour elle s'enhardit et commença à me mettre dans des situations délicates comme la fois où elle me fit faire, malgré moi, une pantomime ridicule lors d'une soirée dans laquelle elle m'avait littéralement manipulé comme un pantin ou cette autre fois encore où, je ne sais par quelle sorcellerie, j'avais décidé... « Décidé ? » de faire du saut à l'élastique, un saut particulièrement spectaculaire du pont de Ponsonas situé dans la vallée de l'Isère près de Grenoble.

Il faisait chaud, il faisait beau. Et puis un gros nuage éclipa le soleil...

L'Ombre perdit son emprise sur moi au moment précis où elle s'élançait dans le vide. Faut-il encore le préciser ; la perte de ses sensations coïncidait avec la reprise des miennes. C'est pour cette raison que pendant toute la chute - une putain de dégringolade de 103 mètres à près de 100Km/h - je hurlai comme un dément croyant que ma dernière heure était arrivée. Mon cœur était resté coincé dans ma gorge et ma tête s'était vidée d'un seul coup me laissant dans un état d'incompréhension totale. Je ne ressentais qu'une seule chose. Le vent dans mes cheveux, sur mon visage, dans mes yeux. Je savais que je tombais, mais je ne savais pas comment et pourquoi. Je voyais le sol se rapprocher à une vitesse vertigineuse et imaginai que j'allais m'écraser. Je fermai les yeux, pensant voir défiler ma vie entière en quelques secondes. Puis l'élastique se tendit, ralentit ma chute et après un bref moment de flottement en bout de course, j'entamai mon premier rebond. Entre la montée et la redescente, il y eut un moment incroyable où j'eus l'impression de flotter. Les derniers rebonds étaient tellement doux qu'ils avaient fini par me désorienter car je ne savais plus si je montais ou descendais. Une voix me demanda d'attraper la corde entre mes jambes et on finit par me faire atterrir en douceur sur un grand tapis bleu. Je commençais à reprendre mes esprits et je maudissais intérieurement mon ombre car je comprenais maintenant avec quelle facilité elle pouvait me manipuler. On me déséquipa de mon baudrier et de mes jambières et je finis par remonter sur le pont plusieurs minutes après, les jambes tremblotantes. Un couple m'enlaça me félicitant pour mon audace. Je n'avais aucune idée de qui il pouvait bien s'agir. Certainement des gens avec lesquels l'ombre avait sympathisé. L'homme m'étreignit et me tapa dans le dos comme si j'étais un vieux camarade d'armée pendant que sa femme m'embrassait sur les joues les larmes aux yeux en me répétant : « Tu l'as fait ! Tu l'as fait ! » Mais je savais bien que moi je n'avais rien fait. C'était SON œuvre. SA volonté était telle qu'elle avait réussi à me faire « participer » à ce truc de dingue. Si je mets des guillemets, c'est que je ne sais toujours pas dans quelle mesure cette décision de faire ce saut émanait de ma propre volonté ou de celle de l'ombre. Je suppose que c'était un mélange des deux car pour être totalement objectif, même si en temps normal, je n'aurais pas participé à ce genre d'expérience extrême, quelque part au fond de moi, j'en avais toujours eu envie. Mais je n'avais jamais passé le cap. L'ombre, elle, n'avait pas hésité un seul instant. Et cela lui avait visiblement plu, car elle se mit à multiplier les expériences. Elle me faisait faire des trucs extravagants auxquels je n'aurais jamais imaginé participer. De toute évidence, ça ne la dérangeait pas de me mettre dans des situations périlleuses. Elle prenait tous les risques avec son corps de substitution, qui ne l'oublions pas était le mien. Et si, clairement, elle se foutait royalement des répercussions possibles, ce n'était pas mon cas. Certes, toutes ces expériences m'enrichissaient sans aucun doute et, au delà du danger et de la peur, je ressentais des choses merveilleuses et intenses que je n'aurais jamais cru pouvoir ressentir, mais il était temps que je mette un frein à ses extravagances et que je reprenne le contrôle de la situation et de mon libre arbitre qui, depuis quelques temps, en avait pris un sérieux coup dans l'aile. Oui, mais comment faire ? Comment faire pour l'empêcher de se manifester et de prendre possession de mon corps. Jusqu'à présent, il faut le reconnaître, je n'avais pas été très efficace dans ce sens. J'avais remarqué que sa « présence » était beaucoup plus forte lorsque je me rapprochais d'une source lumineuse. Plus la source était puissante et plus sa volonté était forte. Et dans ces moments-là, je ne pouvais rien faire d'autre qu'accepter son autorité.

Si elle puisait sa force dans la lumière, alors j'allais embrasser le néant, devenir un « homme de l'ombre », un putain d'ermite, un fantôme, un être de la nuit.

DICHOTOMIE

Cela faisait presque trois semaines que j'avais repris mon existence en main et j'avais plus ou moins réussi à étouffer les velléités d'incarnation de ma noire compagne. J'en étais soulagé, c'est vrai, mais je dois admettre qu'il ne se passait plus grand-chose dans ma vie. Un peu comme avant quoi. Elle essayait bien de reprendre contact de temps en temps, mais il suffisait que je me tienne écarté d'une source lumineuse et que j'évite de sortir quand il y avait trop de soleil et je réussissais à la contenir. Ce n'était pas pratique, mais en faisant gaffe, je ne m'en sortais pas trop mal.

Vous sentez le coup venir ? Ben moi aussi à vrai dire, mais malgré tous mes efforts je n'ai rien pu faire.

Tartinelli, m'avait obtenu un rendez-vous avec un metteur en scène. Il s'agissait d'une création dans un théâtre reconnu et dans le subventionné. Ce n'était pas trop mon réseau, mais pourquoi pas. On serait plutôt bien payé et on n'était que cinq sur scène. Le temps aidant, j'avais un peu mis de côté ces histoires abracadabrantes que j'avais vécues les semaines précédentes et je marchais d'un pas léger, plein de confiance. J'avais un projet en vue. C'était le commencement d'un début d'évolution possible vers une nouvelle aventure.

Je marchais dans la rue d'un pas léger et plein de confiance. Je l'ai déjà dit ? Excusez-moi, mais ce n'était pas si souvent que je me sentais plein de confiance et je dirais même que c'était suffisamment rare pour le souligner. Nous étions fin août et le temps était passablement pourri, avec de gros cumulus qui plombaient le ciel. Un temps idéal pour moi. Derrière les nuages, le soleil faisait tout ce qu'il pouvait pour remplir son rôle et essayer de briller, mais il avait du mal à percer. Un peu comme moi au niveau du boulot, pour vous donner un exemple qui ressemble à une analogie. D'un côté, ça m'arrangeait vu qu'avec ce temps, je ne risquais pas de croiser mon ombre au coin de la rue, mais en même temps, une météo comme ça au mois d'août, même si celui-ci tirait vers le début de septembre, ça ne faisait pas sérieux. Bref, ça faisait un moment que je n'avais pas été contacté par mon ombre et j'en étais tout doucement arrivé à me demander si elle n'avait pas tout simplement capitulé. C'est ce que j'aurais fait moi à sa place.

J'en étais là de mes pensées quand soudain, telle la mer rouge sur le passage de Moïse, les nuages s'écartèrent, et laissèrent passer les rayons flamboyants d'un soleil éblouissant, synonyme pour moi du commencement des emmerdes.

Est-ce que vous avez déjà eu la sensation d'être partagé en deux ? De faire de la dichotomie, comme on dit dans les milieux où on a un dictionnaire sous la main ? Vous voyez ce que je veux dire ? Imaginez qu'on a réussi à vous séparer en deux et qu'on vous oppose à vous-même. Vous y êtes ? Ben, vous avez de la chance parce que moi...

Bon, imaginez maintenant que dans cette dichotomie paradoxale, l'autre partie de vous-même vous échappe complètement. Un peu comme quand vous êtes très, très, très bourré. Genre la méga biture. Vous savez, quand vous avez le sol qui se dérobe sous vos pieds et que vous avez l'impression de tomber vers l'avant ? Dans ces cas-là, vous cherchez à rééquilibrer le mouvement en battant des bras dans l'autre sens pour compenser. *A noter qu'avec le Cointreau ou le Triple sec, c'est l'inverse. Vous croyez que vous tombez en arrière. Alors vous*

vous jetez vers l'avant et vous vous faites mal. Mais très mal. Moi je m'étais jeté dans une vitre par exemple. Et bien là, pareil. Il y avait moi, le Denis normal qui, je le rappelle au risque de me répéter, marchait d'un pas léger et plein de confiance, et d'un coup d'un seul, pouf, un autre Denis tout noir et carrément furieux qui se mit à m'engueuler et qui envahit tout mon espace. Je ne savais pas que j'avais cette dimension quand j'étais en colère. C'est que j'aurais pu vraiment me faire peur. D'ailleurs, je me suis fait peur. Et je me vois gesticuler et éructer comme un... un je ne sais pas quoi vu que je ne connais pas de chose qui éructe, et moi, comme un couillon, de me mettre à mon tour à suivre le mouvement et à gesticuler et à éructer de façon désordonnée. Et puis encore d'un seul coup d'un seul, plus rien. Le noir total. Comme quand on est très, très, très bourré et qu'on tombe dans un coma éthylique. Enfin j'imagine parce que je n'ai jamais bu jusqu'à ce point. Sauf une fois, mais j'avais douze ans, ça ne compte pas. Donc le noir total. Mais contrairement au coma, il n'y a pas de perte de conscience. Je sais exactement où je suis, tout en l'ignorant totalement... Ca peut paraître contradictoire, mais en réalité ça l'est. Je sens que ça va être difficile de vous expliquer ça avec des mots simples. J'essaye de bouger mes membres, mais je n'ai plus de densité ni de consistance. Je suis dans du coton très cotonneux ou de la ouate en mouvement. Je serais tenté de dire de la ouate qui se dilate, mais je n'ai même pas envie de faire de l'humour de bas étage. Je me sens très au-dessus de tout ça. Etrange comme sensation. Je ne connaissais pas. C'est nouveau. Je regarde autour de moi et je ne reconnais rien. Peut-être aussi parce qu'il n'y a rien. Où suis-je ? Mais à peine ai-je formulé un début de commencement de question que je m'aperçois que je connais parfaitement la réponse. Je nage en pleine dichotomie. En fait, JE suis la dichotomie. Je suis impondérable et volatile. Comme en apesanteur. Ça doit ressembler à ça de se promener dans l'espace. Ou alors quand on est très, très, très mort. On ne ressent ni froid, ni chaleur, ni faim, ni regrets, ni remords, ni envie de pisser. Rien. D'ailleurs, l'évidence me frappe instantanément : je ne suis rien. Attendez ! Je pense donc je suis, *ça sert quand même de connaître ses classiques*, et si je suis, donc, j'existe. Donc, je ne suis pas rien. Puissant raisonnement. Pour l'instant, je sais qui je suis et ça me suffit amplement. Je suis Denis. Je sais que c'est moi... Et pourtant je ne suis pas tout à fait moi. Il y aurait largement de quoi péter un plomb, mais je suis serein, détendu, calme. Du coup, j'erre. Dans cette solitude ouatée, j'erre et j'attends. Quoi ? Je ne sais pas encore. Mais je suis confiant. Je profite de ce temps qui paraît infini pour ne rien faire. Mais vraiment ne rien faire. Pas comme lorsqu'on a un grand coup de flemme ou quand on est fatigué et qu'on a envie de se reposer. Non. Là, je ne fait vraiment rien. Ne rien faire à ce point là, je ne pensais pas que c'était possible. En plus, je ne culpabilise même pas de ne rien faire. C'est la normalité. Par contre, ça tourne à plein régime au niveau mental. Ça cogite, ça cogite, ça cogite. Mais sans le mal de crâne qui va généralement avec. De la bonne cogitation, saine, équilibrée, qui fait dans le fondamental mais sans excès. Et puis d'un coup, il y a mon écran noir qui passe en technicolor. Et avec les couleurs viennent le son, les odeurs, les sensations, tout le toutim quoi. La totale. Je passe du concept « rien » au concept « tout ». Je regarde autour de moi, et je reconnais la rue. Je regarde ma montre, mais mon bras est bizarre. Il est tout noir. Et pas que mon bras. Tout mon corps. A ce moment là, je suis attiré par un gars qui me semble vaguement familier. Il est de dos. Il a un peu la même attitude que moi. Le type se remet en mouvement et je décide de le suivre. Enfin,

je décide... Est-ce que j'ai vraiment pris une décision ? Je n'en suis pas sûr. Mais toujours est-il que j'enquille derrière lui. Je n'ai aucune idée d'où il a l'intention d'aller, mais je sais que je dois le suivre et ne pas le perdre de vue. J'ai l'impression que ma vie en dépend. C'est un peu excessif, c'est vrai, mais c'est ce que je ressens à cet instant. Donc, me voilà en train de suivre ce type. Mais pas discrètement. Je le suis de près, de très près. Je suis comme qui dirait littéralement collé à ses pas. Je me calque sur le moindre de ses mouvements. Je fais corps avec lui. D'un coup, j'ai une appréhension. Il va s'en apercevoir ! Ce n'est pas possible autrement. J'essaye de prendre de la distance, mais rien n'y fait. Il tourne à droite, je tourne à droite. Il s'arrête, je m'arrête. Il regarde en l'air et moi, connement, j'en fais autant. Et qu'est-ce que je vois en l'air ? Rien. Juste le ciel et puis un beau soleil tout brillant à son zénith. Tiens, il fait beau ? Parce que tout à l'heure, il y avait des nuages et je pensais même qu'il allait pleuvoir. Il n'y a vraiment plus de saison. Enfin, je préfère qu'il fasse beau. Je me sens plus nette. *Comment ça, je me sens plus nette ?* Qu'est-ce que je raconte, moi ? Et pourquoi je parle de moi au féminin ? Et mon gars qui est au-dessus de moi maintenant. Il me marche dessus. Ben, comment il a fait ? Il est énorme en plus ! Il s'est arrêté, je vais en profiter pour lui parler. Faudrait déjà que j'arrive à l'atteindre. Je m'approche de lui, mais il se carapate. J'insiste. Le truc, c'est que je n'arrive pas à le rattraper. Il marche devant moi et puis d'un coup je me retrouve sur son côté droit et puis sur son côté gauche et en l'espace d'un instant, je me retrouve devant lui. Je ne me souviens pas de l'avoir dépassé. Il est insaisissable ce mec ! Mais je l'aurai. Il s'arrête de nouveau. J'en fais autant. Il se penche et me regarde en souriant. Je le connais ce type. Ce visage, cette petite moustache à la d'Artagnan ?

Alors c'est ça, être vivant ? ! C'est sûrement ça ! Oui, je crois que je suis incarnée. JE. Ça me fait tout drôle de dire : « JE ». JE suis une personne ; JE peux marcher, JE peux toucher, JE peux avoir des sensations, JE sens le froid, le vent. Pour la première fois, les choses qui m'entourent ont une consistance, un volume. J'évolue à présent dans un univers à plusieurs dimensions. Je marche sur un sol que je peux sentir sous mes pieds. Je remplis pleinement ce corps que jusqu'alors je reflétais. Le monde qui m'entoure est dur, épais, volumineux. La matière. La matière est tout. Tout autour de moi est solide. Comme le rebord de cette fenêtre sur laquelle je m'assois. Je sais que c'est une fenêtre car je l'ai appris dans les encyclopédies. Comme beaucoup d'autres choses. Je suis dans une petite cour intérieure avec deux escaliers qui partent vers la gauche. De l'autre côté de la cour, derrière une vitre, s'affaire une créature. Je sais ce qu'elle est. C'est une femme. Ce qui n'était jusqu'à présent qu'un concept est devenu une réalité. Elle est assise derrière un objet sur lequel elle fait courir ses doigts à toute vitesse. Je ne peux pas m'empêcher de la contempler. Elle est absorbée par son activité et, par moments, rejette en un geste gracieux une de ses mèches par-dessus son oreille droite. Elle lève le visage de son clavier et regarde machinalement par la fenêtre. Elle me voit et son visage change d'un seul coup. Quelle étrange métamorphose. Ses traits se modifient ; ses paupières se contractent légèrement, sa bouche s'élargit, ses joues remontent, ses lèvres sont tirées en arrière et vers le haut, son front devient lisse. Mais le plus spectaculaire, c'est son regard. Il brille, comme si

on avait allumé une lampe à l'intérieur. Je crois savoir ce que c'est. J'ai déjà vu Denis faire cela. On appelle ça un sourire. C'est un signe de contentement que se font, parfois, deux personnes pour exprimer qu'elles sont heureuses. Je déforme mon visage de la même manière pour entrer en communication avec la femme. Elle a alors un petit gloussement, baisse les yeux et se replonge immédiatement dans son occupation. Elle doit avoir 22 ou 23 ans selon les normes de sa race. Des cheveux mi-longs, châtain clair. Un petit nez mutin en trompette et une petite fossette sur le menton. Elle relève les yeux dans ma direction, très rapidement cette fois-ci, et se remet au travail.

Des pas résonnent dans la cour et un homme d'une trentaine d'années apparaît. Très sûr de lui, un casque intégral à la main et une sacoche en cuir marron dans l'autre. Il se dirige droit vers moi et me tend la main.

— « Vous êtes Denis ? »

Sans hésiter, je réponds : « Oui ».

Ah ! Non ! Non ! Ce type est vraiment gonflé ! Il va trop loin, là ! Il usurpe mon identité, comme ça, sans sourciller. Il va à mes rendez-vous à ma place. Et puis quoi encore ! Cette situation ne peut plus durer. Je dois faire quelque chose pour l'arrêter. Attends ! Attends ! Ne t'emballe pas. Jusqu'où va-t-il aller ? Jusqu'à quel point va-t-il réussir à se faire passer pour moi ? L'autre type lui sert la main sans sourciller.

— « Patrick Vincenti. Le metteur en scène. Vous êtes le premier, les autres ne vont pas tarder. A cet instant, on entend claquer la porte et deux autres hommes entrent rapidement. Une jeune femme en imper avec un sac à dos entre à leur suite. Et bien, les voilà. C'est parfait. Il consulte sa montre. Pile à l'heure. J'aime quand tout se passe bien comme ça. C'est bien, c'est très bien. C'est même de bon augure. Non ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

— *Oui, sûrement. C'est bien d'être à l'heure. »*

Réponse à la con. On voit bien que tu n'es qu'un pâle copieur. Moi, j'aurais répondu un truc du style : « avant l'heure c'est pas l'heure et après l'heure c'est plus l'heure »... Enfin, quelque chose d'un peu plus intelligent et amusant histoire de détendre l'atmosphère.

— « C'est ce que je dis toujours. La ponctualité nous révèle beaucoup de choses sur les gens. »

Un des deux hommes, le plus grand, administre une grande bourrade à l'interlocuteur de mon usurpateur et les deux tombent dans les bras l'un de l'autre. Le deuxième, un garçon de taille moyenne avec des pattes en arc de cercle s'approche des deux en rigolant.

— « Alors, c'est pas bientôt fini, les deux pédés ! »

Vincenti s'écarte et frotte la tête du plus petit.

— « Tu dis ça parce que t'es jaloux. Messieurs, Je vous présente Denis.

— **Salut.**

— Le grand avec la veste en cuir de frimeur, c'est Jacques...

— S'il te plait ! répond Jacques en prenant un air faussement sérieux. Ce n'est pas une veste de frimeur, c'est une veste Karl Lagerfeld. Sur ces mots, il ouvre ostensiblement sa veste pour que l'on puisse constater la marque. Et quand on porte ça... on n'a pas besoin de frimer.

— ... lui, c'est Jean-Pierre. »

L'homme aux pattes cerclées pousse un grognement que l'on peut traduire par quelque chose du style : salut !

— « Et la demoiselle au fond, c'est... c'est Carole, n'est-ce pas ? »

La dénommée Carole écrase sa cigarette dans un pot de fleur et fait un petit sourire à l'entourage.

— « Nous attendons encore une personne, enchaîne Vincenti. Elle aura un petit peu de retard, mais elle m'a prévenu. Je crois que le mieux, c'est d'y aller. »

Vinenti sort un trousseau de clé de son blouson et ouvre une porte en verre. Je suis mon plagiaire dans une salle de taille moyenne, pas très éclairée, mais assez chaleureuse. Je me demande si c'est le lieu des répétitions ou si c'est juste pour la lecture. Les autres entrent et installent des chaises autour d'une petite table en bois. Le décor est pour ainsi dire planté. Il s'avère que le grand au blouson de cuir qui fait frimeur est un gros déconneur toujours en train de sortir des vanes. Il a l'air de particulièrement bien connaître le metteur en scène ce qui, visiblement, agace le petit avec les pattes. Les trois hommes doivent déjà faire partie de la distribution. Carole, elle, ne dit pas un mot. Elle a sorti un texte de son sac à dos et s'y est plongée. Elle a déjà mis du Stabylo Boss sur ses répliques et commence visiblement à les apprendre. Apparemment, elle non plus ne vient pas pour l'audition. Je suis donc le seul. Jacques adresse un petit sourire à ma copie et se plonge à son tour dans le texte. Vincenti lui remet un manuscrit dactylographié attaché par un trombone métallique. J'essaye de jeter un coup d'œil sur le rôle en question, mais la lumière est telle que je me trouve projeté en diagonale contre le mur du fond d'où je ne distingue pas le manuscrit.

— « Le rôle de Paul.

— *C'est quel genre de personnage ?* »

Vinenti lève les yeux vers l'usurpateur, puis se replonge dans son agenda.

— « *C'est peut-être trop tôt pour en parler ?*

— Pas du tout, au contraire. Vincenti ferme son agenda d'un geste sec. Je suis ravi que tu me poses la question. J'aurais même été déçu si tu ne l'avais pas posée. »

Son visage se fend en un grand sourire sans qu'on puisse deviner si c'est du lard ou du cochon. Vincenti se frotte le menton, et plisse les yeux comme s'il allait chercher loin dans son esprit.

— « Le personnage est assez ambigu. » Vincenti fait craquer ses doigts ce qui a pour effet de faire sursauter Carole. Cette manie semble l'agacer au plus au point, mais elle n'ose pas l'interrompre. « Le personnage de Paul est double. » *Eh ben là, mon pote, tu vas être servi !* « Il est à la fois sincère et fourbe. Il aime les gens mais ne cesse de leur jouer des tours sans forcément s'en rendre compte. C'est un personnage très riche et très complexe. Mais je préfère ne pas trop en dire pour garder la fraîcheur de la première approche. Ne considère pas cette lecture comme une audition. C'en est une, bien sûr, mais ne focalise pas sur cet aspect de la chose. Ne pense surtout pas à bien faire, mais amuses-toi avec le texte. N'hésite pas à changer de ton, d'intonation, d'intention, même si elle te paraît aller à contresens du texte. Je ne cherche pas la lecture parfaite avec toutes les intentions en place. Je veux de la folie. Je veux entendre ce texte chanter.

— *C'est une comédie musicale ?*

— Non, je veux dire par-là que je veux l'entendre vivre, je veux l'entendre vibrer, je veux de la richesse dans l'interprétation. Tu vois ce que je veux dire ?

— Si tu veux de la richesse dans mon interprétation, ironise le dénommé Jacques, commence par me payer ce que tu me dois du dernier spectacle. Et il éclate de rire.

— Merci, Jacques. Je n'en attendais pas moins de toi. Mais maintenant, je vous demanderai d'être un petit poil sérieux, ne serait-ce que pour aider Denis. Ce n'est pas facile pour lui, alors... Ah ! Voilà Henri ! Assieds-toi, Henri ! »

A cet instant, nous voyons arriver une sorte de colosse, vêtu d'une gabardine de couleur crème et d'un chapeau à la Bogart. Il doit bien faire dans les deux mètres, une véritable force de la nature. Il serre la main à tout le monde et engloutit la mienne... la sienne... enfin, la nôtre dans sa large paume. Mon doublon et moi, nous reconnaissons tout de suite en lui un homme chaleureux et sympathique. C'est comme une évidence. Quelque chose passe tout de suite. La présence d'Henri me rassure, je peux me détendre. En même temps, je ne peux pas être plus détendu que je ne le suis à cet instant, vu que je suis allongé sur quasiment toute la surface du mur. En fait, la première partie de mon corps d'ombre, celle qui va de mes pieds à mon bassin, s'étale horizontalement telle une nappe sombre des pieds de la chaise jusqu'à la plinthe du mur alors que l'autre moitié de mon corps se répand à la verticale jusqu'à toucher le plafond. Je suis plié en deux, quoi. Dans d'autres circonstances, j'aurais pu trouver ça amusant. Mon ersatz jette un œil sur le texte et commence à lire pour lui-même les premières répliques de Paul. D'où je suis, maintenant, j'ai une vue panoramique sur le texte. Cela semble bon. Très bon, même. Le metteur en scène donne encore quelques indications et la lecture commence. A la fin de l'audition, il est midi. Vincenti dit qu'il a encore quelques personnes à voir et qu'il rappellera tout le monde avant la fin de la semaine. Je suis furieux. Mon succédané a complètement pétié les plombs pendant la lecture. Pour la première fois, son comportement a été différent de ce que j'aurais fait moi-même. Tout avait pourtant bien commencé ; il suivait les conseils du metteur en scène qui lui avait demandé de faire fi de toute psychologie par rapport au personnage. Mais il y a faire fi et faire fi ! Il a lâché les lions, comme on dit dans le métier. Non seulement il a chanté quelques passages du texte, mais il a globalement fait n'importe quoi ; comme prendre une voix de fausset - qui avait fait éclater de rire le petit avec les pattes - ou prendre un accent de banlieue lors d'un passage dramatique. Du n'importe quoi puissance dix ! Ou bien encore dire une tirade en bégayant ce qui avait eut pour effet de troubler la pauvre Carole. C'était fini et bien fini. De la façon dont Vincenti avait dit qu'il allait nous rappeler, avec cette moue en travers des lèvres, il ne fallait pas être devin pour comprendre que c'était cuit. L'imposteur avait fait foirer mon audition. Perdu dans mes pensées, je ne vis pas arriver le grand Henri qui nous administra une tape amicale dans le dos.

— « C'était très bien, Denis. C'est bien Denis, ton nom ? »

Non, c'est mon nom à moi, mais tout le monde s'en fout.

— « *Oui. Tu as trouvé ça bien ?* »

— Oui, je t'assure. C'était audacieux de ta part de faire toutes ces propositions pour une première lecture.

— *Merci.*

— Tu as fait ce que te dictait ton cœur. C'est bien. Allez, salut ! J'espère qu'on se reverra. »

Henri fait un geste de la main et s'engouffre sous le porche, les épaules légèrement voûtées pour laisser passer sa carcasse sous la porte d'entrée. Je me retrouve seul dans la rue avec mon clone.

*Tu as tout foiré ! Pauvre résidu de simili imitation de sous prolongement de moi-même !
Pauvre truffe ! Duplicata !!*

Il faut que je trouve une solution et vite, sinon, il va pourrir ma réputation dans tout Paris. Déjà qu'elle est à faire. S'il continue sur sa lancée je vais vite être célèbre avant d'être connu. Ce n'est pas bon. Pas bon du tout. Mais avant, je dois passer chez mes parents. J'ai dit que je boufferai avec eux et puis ça fait un moment que je n'ai pas vu ma sœur et mes nièces. Au moment même où j'ai cette pensée, voilà que l'autre empapaouté prend les devants et se dirige vers le métro, prend la direction de Saint-Lazare et va acheter un billet pour Achères.

Avec mes thunes. Il est gentil, mais moi je fraude d'habitude !

Comment fait-il pour savoir où je désire me rendre avant même que j'ai décidé de m'y rendre ? Ça, c'est incompréhensible ! Ça m'énerve ! Mais bon, je n'ai toujours pas le choix et je lui emboîte le pas malgré moi.

Arrivé chez mes parents, rebelote. Il se comporte avec mes proches comme s'il les avait toujours connus. Le voilà d'ailleurs qui discute allègrement avec ma sœur. Il est gonflé. J'essaye d'intervenir, mais que dalle.

Eh ! Soeurette ! C'est moi, Denis. Je suis là, juste à côté de toi, près de toi, sur toi. Tu ne me vois pas ?

Merde ! Je suis transparent ou quoi ? Pendant un moment, il me passe une idée vraiment bizarre en tête. Je suis devenu un ectoplasme transparent. Est-ce que ce n'est pas ce que j'ai toujours désiré au fond ? Ben, là, je suis servi. Je vois l'imposteur s'asseoir dans le canapé et j'en fais autant. Il connaît toute ma famille. Il embrasse ma mère, serre la louche à mes frangins et eux, ils le traitent comme s'il était de la famille. Ça ne va pas se passer comme ça ! Je tente de m'adresser à ma sœur, mais je ne peux pas bouger. Et lui, il boit un verre, détendu. Mais moi je suis en colère ! Je ne veux pas boire un verre tranquillement ! L'imposteur se plaint qu'il y a un peu trop de lumière dans la pièce. Mon frère se lève et va actionner les persiennes. Je vois ma famille disparaître lentement au fur et à mesure que les lattes pivotent. Qu'est-ce qu'il leur fait ce salaud ? Il efface ma famille. Ma sœur devient très floue. J'ai l'impression de l'entendre à travers une porte très épaisse. Et puis elle disparaît. Elle devient aussi inconsistante qu'une ombre ou bien c'est peut-être moi. C'est forcément moi. Tout mon univers se dissout comme du sucre dans un café très chaud. Je réintègre mon néant personnel.

Je ne suis qu'une ombre.

Je suis en train de courir dans la rue. En fait je suis en train de courir après un type. Il a dû me piquer un truc. Il faut que je le rattrape. La vache, il court vite l'enflure ! Il s'arrête pour reprendre son souffle. Je m'arrête aussi. Il n'a pas l'air de me fuir. Le voilà qui reprend sa

course au petit trot. Moi aussi. Pourquoi je lui file le train et qu'est-ce que je fous là, moi ? Je passe devant une horloge qui indique 19h45. Déjà ?? Mais qu'est-ce que j'ai foutu de mon après-midi ? J'étais chez mes parents et puis d'un seul coup, plus rien. Je n'ai aucun souvenir du reste de la journée. Je suis juste en train de courir et je ne sais pas pourquoi. 19h45 ! Merde, je suis en retard pour la représentation. Et puis là, tout me revient. L'imposteur, l'audition, mes parents, et les stores qui se ferment. Lui, je vais lui dire ma façon de penser. Après la représentation, je rentrerai directement chez moi... enfin chez lui... chez nous et je mettrai les choses au point. Et lui, qu'est-ce qu'il fait ? Il hèle un taxi ! Mais il va me péter toutes mes thunes, ce con !

Hé ! Je ne suis pas Rothschild, bonhomme ! Mets un frein à tes largesses ou on ne va pas être copains !

Il s'en fout royalement. Je monte avec lui dans le tacot et je me recroqueville dans un petit coin où j'existe à peine sous la faible lumière du plafonnier. J'en profite pour me dévisager. C'est très étrange. Ça me ressemble, ça il n'y a pas de doute. Ça parle comme moi, ça marche comme moi, ça plaisante comme moi, c'est mon double version canada dry, mais ce n'est définitivement pas moi. Ce mec m'imitte presque parfaitement, mais je ne saisis pas le but de l'opération. Pourquoi un inconnu se ferait-il passer pour moi ? Quel intérêt ? Les gens qui me connaissent vont bien s'en apercevoir. Alors à quoi ça sert tout ce binz ? Je continue ma filature forcée. Les choses autour de moi commencent à devenir un peu plus floues. Tout devient diaphane, irréel. Il y a mon univers qui se dilue. Encore quelques minutes et nous voilà devant le théâtre du Châtelet. Mon double monte dans les loges et se dirige vers les costumes. Sans hésiter, il empoigne le mien et l'enfile comme s'il avait fait ça toute sa vie. Je vois Hlupák arriver dans mon dos... enfin, dans le sien. Merde, je commence à m'identifier. J'ai besoin de toute ma concentration pour affirmer qu'il n'est pas moi. Hlupák s'adresse à l'autre enfariné sans faire la différence. Décidément ce mec est très fort. Je laisse faire, je suis curieux de voir comment il va s'en sortir. Il descend sur le plateau et se met comme moi, derrière le rideau, à écouter le public entrer. Le spectacle commence. Il entre en scène au bon moment, dit les bonnes répliques. Il a de la ressource, c'est certain. Mais je l'attends au tournant. Il va bien commettre une erreur et à ce moment, je serai là, juste à côté de lui pour le confondre. Mais pour l'instant c'est tous mes potes qui me confondent avec lui. Pas grave. C'est la fin du spectacle. Il se dépêche de se changer et descend dans la rue en quatrième vitesse. Il attend devant la porte de l'entrée des artistes. Quelques secondes plus tard, Hélène, une des figurantes, sort et se dirige vers le métro. Il s'approche d'elle. Je crois qu'il a l'intention de lui adresser la parole. Hé, hé ! Je jubile doucement. C'est sa première erreur au gars. Hélène, elle est intouchable. En fait, personne ne sait qui elle est vraiment. Elle arrive après tout le monde et elle repart avant tout le monde. Une fille très secrète. Très belle aussi. Elle m'a toujours plu.

Cette fille, je n'ai jamais réussi à lui adresser la parole. Il faut dire que je n'ai jamais essayé non plus. Aucun des figurants n'a essayé. Le pire, c'est qu'elle n'a jamais vraiment rien fait pour nous dissuader. Pas besoin. Elle incarne la dissuasion. Elle dégage un truc qui te fait te sentir tout con. Tu n'oses pas lui parler. Ton inconscient te suggère de passer ton chemin si tu ne veux pas te ridiculiser à vie. Alors on se contente de graviter dans son espace et de respirer le même air qu'elle, mais pas plus. C'est le genre de fille qui navigue dans la stratosphère alors

que toi tu barbotas dans les sous-sols. Et l'autre imitation qui s'approche avec un sourire en travers de la tronche. Il va se prendre une grosse veste. Qu'est-ce que je dis, une veste. Lui, il va repartir avec la garde robe au complet. Je m'approche pour mieux profiter. Le voilà qui lui fait un coucou. Elle s'arrête, lève la tête et me reconnaît... le reconnaît. Elle lui fait un gentil signe de la main. Pas de quoi s'affoler. Elle est aimable c'est tout. Il s'approche encore un peu plus. Et le voilà qui lui sort un baratin comme quoi, il l'admire, que c'est une comédienne époustouflante, qu'il a toujours eu envie de le lui dire, qu'aujourd'hui il lui était arrivé un truc étrange qu'il avait besoin de partager avec une personne qui pourrait le comprendre et il était sûr qu'elle le pourrait. Enfin il lui bourre le mou tant et plus, et je vois ma belle Hélène, que j'admire en effet plus que tout, rougir sous les paroles indécentes de mon ersatz. Ce qui m'exaspère le plus, c'est que tout ce qu'il lui dit, c'est exactement ce que je lui aurais dit, si j'avais eu un peu plus de courage. Et lui, il balance toutes mes répliques comme s'il en était l'auteur. Voilà mon Hélène qui rougit de plus belle. Elle lui dit qu'elle est touchée, qu'elle croyait que les gens ne l'appréciaient pas. Elle se sentait un peu isolée au milieu de cette distribution et... et... et elle devient intarissable. Sans même sans rendre compte, les voilà tous les deux dans un café en train de parler comme de vieux amis de tout et de rien. Et lui, il est aux anges. Hélène est à ses côtés, en train de prendre un verre. Le faux Denis lui prend la main et là, j'ai un choc. Sous les lumières crues de ce café parisien, ma main, ma propre main, prend la main d'Hélène ou plutôt une version plus sombre de la main d'Hélène, mais dont je peux sentir le contact. C'est chaud, c'est doux. En cet instant, je communie avec elle. J'oublie tout. Et puis à ce moment, il y a une panne de courant et je ne suis plus.

Je ne suis plus.

Difficile à expliquer comme sensation, puisque radicalement, ça n'en est pas une. Impossible de savoir le temps que cela a duré, vu qu'il n'y avait aucune notion de temps. Cela a forcément duré un temps, mais il aurait aussi bien pu s'agir de quelques secondes comme d'une éternité. Et puis la lumière est revenue, et moi avec. Pendant ce court/long instant de non existence, j'ai fait l'expérience du néant. Eh bien je vous le dis, le néant, ça craint. Imaginez, le « rien » et multipliez-le par l'infini. Et vous serez encore loin de la réalité. Je n'avais encore jamais ressenti une telle absence de moi-même. C'aurait pu en être presque reposant, si j'en avais eu conscience. Mais de conscience, que nenni. A vrai dire c'est surtout la sensation de retour à la lumière qui m'a le plus impressionné. C'était comme une naissance instantanée. Il n'y a rien et puis d'un coup, l'existence vous accueille. Simplement.

Cette nuit-là, j'ai vécu une expérience inoubliable. A la lumière tremblotante de dizaines de bougies, j'ai fait l'amour à l'ombre d'Hélène. Dans tous les coins et les recoins, au plafond, sur le sol, sur tous les murs, l'amour de face, en biais, biseauté, avec des reflets changeants, des reflets d'argent, à plusieurs Denis et à plusieurs Hélène. Fantastique ! Grandiose ! Jusqu'au moment où l'autre enflé a décidé d'éteindre la lumière et de souffler les bougies. « *Mais non, laisse allumé !* »

Pouf ! Plus rien.

Plus... rien.

Rien !

CONTRE COUPS

Je me suis réveillé les membres douloureux comme si j'avais repeint un appartement la veille. Je me suis relevé et me suis accoudé sur le bord du lit. Je ne me souvenais pas d'avoir un lit si grand. Ni de porter des boucles d'oreille non plus. J'avais dû faire une sacrée fiesta, hier, car je ne me rappelais plus de rien. Seulement d'un rêve. Un rêve fou. Dans lequel je possédais la belle Hélène. Je volais, je lui faisais l'amour en apesanteur et elle me disait qu'elle n'avait jamais connu un amant comme moi. C'est surtout cette dernière phrase qui me confortait dans l'idée qu'il s'agissait bien d'un rêve. Et puis j'ai entendu dans le désordre : une douche, une voix féminine qui chantonait, le sifflement d'une machine à café, un marteau-piqueur, *je n'ai pas le souvenir de travaux en cours dans ma rue*, de la musique à la radio, *je n'ai pas de radio !* et enfin une voix d'enfant qui disait en substance : « Maman, j'ai faim ! ». Je me suis levé d'un bond et je me suis recouché aussitôt car j'étais totalement nu. Où avais-je mis mon pyjama ? Réfléchissons. C'était décidément plus qu'une simple cuite. Je regardai autour de moi. Je ne reconnaissais rien vu que je n'étais pas chez moi. Et si je n'étais pas chez moi, c'est que j'étais chez quelqu'un d'autre. *Cher Lapalisse, si tu n'avais pas existé, il aurait fallu t'inventer.* Mais chez qui ? Une maman à priori. Mais quelle maman ? Et puis dans l'encadrement de la porte, elle est apparue, enveloppée dans une sortie de bain que je trouvais immédiatement sexy bien qu'elle fût en gros coton peigné. A l'intérieur de la sortie de bain, il y avait Hélène. Elle tenait dans ses bras un gamin de 2 ou 3 ans pas plus. Je manquai de suffoquer et je devais avoir l'air ahuri car Hélène éclata d'un grand rire.

— « Et bien, je vois que je te fais toujours de l'effet. Ça fait plaisir.

— Tu ne peux pas savoir à quel point.

— Tu as passé une bonne nuit ?

— Oui.

— Je te présente Ben. Tu ne l'as pas bien vu, parce qu'il dormait. Ben, tu dis bonjour à Denis ?

— Bonjour Denis.

— Bonjour Ben.

— Tu viens prendre le petit déjeuner avec nous ?

— Heu... oui. Il faut juste que je remette la main sur mes affaires...

— Elles sont sur la commode.

— Vu. J'arrive. »

Je restai seul, immobile sur ce grand lit à me demander si j'étais encore en train de rêver. Et puis l'odeur du café chaud remonta jusqu'à mes narines et je décidai de vivre ce rêve jusqu'au bout. Je verrais bien jusqu'où il me conduirait.

Il me conduisit, dans un premier temps, à la crèche où Hélène déposait le petit Ben chaque matin. Quand nous arrivâmes devant l'établissement, d'autres adultes entraient tenant par la main leur progéniture. A l'intérieur, le piaillage était à la limite du supportable et l'on avait du mal à concevoir comment on eut pu tenir une journée, voire seulement même quelques heures, dans un tel brouhaha. On avait l'impression d'être dans une volière puissance dix. Ben avait l'air assez à l'aise au milieu de « son monde ». Contrairement à la plupart des enfants, il

affichait déjà une sérénité impressionnante pour son jeune âge, un calme presque olympien qui dénotait déjà chez lui un caractère bien trempé. Le regard qu'il posait sur les choses et les êtres semblait rempli d'intelligence et de bon sens. Ben ne semblait pas être du genre à pleurer pour tout et n'importe quoi. Dans ses yeux d'enfant on sentait déjà la volonté et la détermination. Aussi fut-il un des rares à ne pas être perturbé par l'intervention de la grosse dame en mauve. Cette dernière entra comme une furie dans la salle et se mit en devoir de soulever chaque enfant, presque à les secouer, comme si elle voulait voir s'il n'y en avait pas un caché dans les poches d'un autre. Les enfants, affolés par cette apparition se mirent à pleurer de concert. La femme, elle, cherchait sa petite fille partout sans succès. Après une période de complet découragement, elle prit à partie une jeune assistante maternelle, lui reprochant son incapacité. Puis, elle l'insulta et en vint carrément aux mains, avant de s'apercevoir qu'elle s'était trompée de crèche. La grosse femme s'excusa à peine et sortit, déplaçant avec elle un volume d'air en proportion relative à la masse susnommée et claquant la porte avec une violence appréciable sur l'échelle de Richter. Sympa les crèches à Paname. Hélène déposa le petit Ben, calme comme un lac suisse. Elle allait à un casting, puis avait rendez-vous avec son dentiste dans l'après-midi. Je lui fis un petit bisou sur les lèvres et je rentrai chez moi.

C'est seulement une fois seul dans mon petit studio que j'eus ce qu'on appelle un « contre coup ». Je me suis mis, dans le désordre, à chialer, crier, bouffer n'importe quoi, prendre un bain brûlant, appeler à l'aide, me cogner la tête contre les murs, jeter ma télé aux ordures, écouter de la musique à fond sur mon baladeur, appeler ma mère, fumer mon stock d'herbe et puis après je crois que je me suis écroulé. Quand j'ai refait surface 72 heures plus tard, j'étais plus le même mec.

Déjà, j'avais perdu mon boulot vu que j'avais planté deux représentations. Mon répondeur débordait de messages d'insultes du metteur en scène et de la production, mais aussi de messages d'Hélène qui se demandait pourquoi j'avais abandonné le spectacle. Mais tout cela me passait par-dessus la tête. J'avais vécu une expérience mystique. Une expérience ultime et je n'avais qu'une envie, c'était que cela se reproduise. Je voulais me fondre de nouveau dans cette noirceur ouatée et observer ma vie en silence. J'étais désemparé au début, mais ce que j'avais ressenti ensuite avec Hélène était tellement fantastique que j'aurais tout donné pour revivre ces instants.

Je cherchai le téléphone, et je le retrouvai à la place du pommeau de douche. J'avais dû prendre une douche avec le combiné. Logique. Je remis le pommeau à sa place et j'optai pour la solution jet d'eau glacé et tonifiant. Avec les yeux un peu plus en face des trous, j'y voyais plus clair mais ce n'est pas pour autant que je retrouvai tous mes esprits. *Déjà, je ne savais pas que j'en avais plusieurs des esprits. A cet instant, un seul m'aurait grandement suffi.* Mais bon. J'arrivai néanmoins à prendre la décision de m'habiller pour sortir. Entre la prise de décision et le moment où je me retrouvai dans la rue, il s'était quand même passé plusieurs heures, mais il y avait de l'amélioration. J'étais dehors, soit. Mais pour aller où ? Aucune Idée. J'avais juste besoin de prendre l'air, de marcher sans but et sans me poser de question. Je crois que j'attendais ce qui allait suivre. C'est pour cela que lorsqu'elle se coula en moi je fus à peine surpris. Je compris instantanément ce qui arrivait. Et j'en étais ravi. C'était elle, elle reprenait le contrôle, elle aussi avait dû aimer ce qu'elle avait vécu et elle n'avait pas

l'intention d'en rester là. Et elle n'avait pas l'intention non plus de me demander mon avis. Mais je m'en foutais royalement. C'était bien pour moi. J'avais encore envie de vivre ça au moins une fois. De nouveau je me sentis comme happée par du moelleux, entourée de ouate silencieuse avec une impression de flottement sidéral. Je me sentais bien. J'étais heureuse de suivre de nouveau mon ombre incarnée, ma silhouette de graphite. Sans le moindre sentiment de culpabilité ou de révolte, je me laissais voluptueusement guider au rythme de ses décisions et de ses envies.

Vous aurez peut-être remarqué, pour les plus perspicaces ou pour les pointilleux de l'orthographe, que depuis un moment je parle de moi au féminin. Oui, je profite de cette parenthèse pour vous livrer un peu mes états d'âme concernant ma perception en tant qu'individu. « Individu ? » Je ne sais même plus ce que je suis. Je sais que j'appartiens au genre féminin et c'est là où je veux en venir. Désolée de vous prendre en otage avec mes histoires, mais vous êtes les seuls à m'écouter en ce moment. Donc, voici où je veux en venir. Je ne sais pas ce qui est le plus étrange dans tout ce que je vis. Être une ombre et être ballottée, trébuchée comme la plus docile des esclaves à l'insu de mon plein gré dans cette solitude ouatée comme je l'ai déjà dit un peu plus haut ou bien me sentir femme ? Parce que, les gars, être une femme, vous ne pouvez même pas imaginer ce que c'est. Sensibilité, intuition, prémonition, irrationalité, mystère. Pour la première fois, je me sens vraiment femme.

Dans les mois qui suivirent, l'ombre se substitua à moi de plus en plus fréquemment. Incarnée, elle multipliait les expériences, vivait sa vie d'être humain, suivait son instinct, osait des choses que je n'aurais jamais osé entreprendre moi-même. Petit à petit, j'avais l'impression qu'elle faisait de moi un être meilleur, plus complet. Moi, je me nourrissais secrètement de ses extravagances, les faisant miennes à chaque fois que je réintérais mon corps. Drôle d'impression. C'était comme une naissance. Ou plutôt une renaissance. Chaque nouvelle étape me remplissait d'audace et de confiance. Mais ce n'était pas un échange unilatéral. Mon ombre aussi en tirait bénéfice. Elle vivait ! Elle qui n'avait toujours été qu'absence était devenue présence. Aussi radicale que de passer d'une vie de poisson à celle de mammifère. Elle avait réussi à me décrocher le rôle principal dans la pièce de Vincenti. Trois mois de représentation au théâtre de la Madeleine... dans le subventionné s'il vous plaît. Subventionné et Madeleine, deux mots que je n'aurais jamais pu imaginer inscrire un jour dans mon CV. Rapidement, et en grande partie grâce à notre prestation, la pièce prolongea et fut nommée aux Molières. Tout s'était enchaîné si vite, que je n'avais pas eu le temps de mettre de l'ordre dans ma vie.

Et pour commencer, régler l'affaire Tartinelli. Je le trouvai comme d'habitude, pendu au téléphone avec un de ses « protégés » dans un échange assez musclé concernant des histoires de droits Internet. Il raccrocha en colère, mais sa mine renfrognée changea aussitôt quand il m'aperçut.

— « Denis ! Enfin un rayon de soleil dans cette journée maussade. J'ai un truc pour toi. Enfin un truc... plein de trucs ! Ça tombe de partout, Denis. C'est la folie. Regarde ! Il attrapa fébrilement plusieurs post-it disséminés de-ci de-là au milieu du foutoir qu'était son bureau et

les exhiba triomphalement. Une pub, un événement dans un super marché, une autre pub... et ça, c'est... c'est quoi déjà...?

— Joseph !

— Attends, attends ! Tu vas voir, ça c'est du lourd.

— Joseph !!

— Quoi ?

— Je ne suis pas venu pour ça. Je voulais te dire que j'arrêtais.

— Tu arrêtes ? Mais tu es fou, c'est maintenant ! C'est parti. Tu es sur les rails. C'est ce qu'on attendait toi et moi.

— Non, Joseph. Je parle de notre collaboration. C'est fini.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Nous deux c'est fini, Joseph. Il est temps de tourner la page. J'ai une autre proposition et elle me semble mieux servir mes intérêts dans l'évolution de ma carrière. »

Cela lui fit l'effet d'une douche froide.

— « Je ne comprends pas, Denis. J'ai toujours été sympa avec toi. Je t'ai toujours soutenu, je t'ai toujours aidé. Tu me jettes ta carrière au visage. Mais tu me dois une partie de ta « carrière ». Tu ne crois pas ? Cette pièce à laquelle tu dois ton succès et tous les succès à venir, elle n'est pas tombée du ciel.

— Je ne dis pas le contraire, Joseph et je te remercie du fond du cœur... d'avoir fait ton boulot. Mais je te ferai remarquer que tu as été plutôt bien payé avec cette pièce.

— Ce n'est pas qu'une question d'argent.

— Si, Joseph. Avec toi, ça a toujours été une question d'argent. Et je ne te le reproche pas. C'est ton boulot. Mais maintenant, je veux passer à autre chose.

— Petit salopard. »

Je fis comme si je n'avais rien entendu.

— « Je te remercie pour tout ce que tu as fait, mais je ne te dois rien. Absolument rien. Tu as été grassement rémunéré et si je peux me permettre une petite parenthèse ce que tu as touché a largement compensé tes « années » d'efforts.

— Je ne te reconnais pas, Denis. Tu as changé. Tu ne peux pas me faire ça.

— Non seulement je peux, mais je vais !

— Je vais te foutre un procès au cul pour rupture de contrat ! Il tapa du poing sur son bureau.

— Bonne chance avec ça. Et mon contrat est arrivé à son terme il y a deux semaines. Si tu n'étais pas aussi bordélique, tu t'en serais déjà aperçu. Je le dévisageai. Son visage était devenu cramoisi et il s'était imperceptiblement enfoncé dans son siège. Mon conseil ? Investis dans une secrétaire. Avec tout le fric que tu m'as pompé cette dernière année, tu peux te le permettre et ça t'évitera ce genre de déboire à l'avenir.

— Va te faire foutre, Denis ! »

Je me retournai une dernière fois sur le pas de la porte.

— « Toi aussi, Joseph. Sincèrement. »

L'AUTRE

J'avais repris le cours de notre existence. Je jouais tous les soirs dans un magnifique théâtre, tout se passait le mieux du monde. J'aurais dû sauter de joie, mais mon caractère pessimiste était plus fort que tout et je sentais, confusément, que quelque chose était en marche. Quelque chose de terrible.

Comme je le disais, je jouais tous les soirs à la Madeleine, enfin... elle jouait... où plutôt... on jouait. Parfois je ne savais plus qui j'étais réellement. Ce soir là, Hlupák était venu assister à une des représentations et m'avait rejoint dans les loges en compagnie de quelques anciens d'Hamlet. Ça me faisait plaisir de les revoir et c'était sans doute réciproque car leurs visages s'illuminèrent quand ils me virent. Après les compliments d'usage sur ma prestation et sur la qualité du spectacle, je leur fis faire le tour du propriétaire. On avait fini par un petit selfie tous ensemble sur le plateau du théâtre avec le décor en arrière plan. Je leur avais demandé un peu de temps pour me changer puis j'avais été rejoindre tout ce beau monde dans le hall avec la ferme intention d'aller me jeter deux ou trois godets dans une petite brasserie qu'on avait adoptée avec la troupe comme camp de base. Le hall était presque vide et je ne m'attendais pas du tout à y croiser Hélène. La rencontre me fit l'effet d'une claque.

— « Bonsoir, Denis. »

Elle avait ce petit sourire qui m'avait fait craquer quand je l'avais rencontrée pour la première fois. Il paraissait sincère. C'en était d'autant plus douloureux. Je me forçai à sourire à mon tour.

— « Bonsoir, Hélène. »

Elle était accompagnée d'un homme d'une trentaine d'année, grand, brun, athlétique, au sourire ravageur, tout le contraire de moi. Elle fit un petit signe dans sa direction.

— « Je te présente Fabian. Il arrive d'Italie, de Rome. »

Une rage froide m'envahit immédiatement.

— « C'est bien, tant mieux pour lui. »

Tant mieux pour lui ? Quel con, mais quel con je fais ! Cela fait des mois que je ne l'ai pas vue, que j'attends sans trop d'espoir sa venue et maintenant qu'elle est là, je lui balance une saloperie.

Je fis un petit signe en direction de Hlupák.

— « Tu te souviens de Stanislas ? »

— Bien sûr. Elle lui fit un petit geste amical de la main. Ça va Stanislas ?

— Oui, super. Tu as vu le spectacle alors ? »

Ce que j'aimais chez Stan, c'était sa faculté à balancer des inepties. Il ne le faisait pas exprès, c'était sa nature.

— « Oui. J'ai trouvé ça formidable. Elle me gratifia de nouveau de son magnifique sourire. Un deuxième coup au cœur. Tu étais très bien, Denis. »

Une partie de moi était heureux qu'elle soit venue. Je voulais la prendre dans mes bras. Alors pourquoi est-ce que j'avais autant envie de lui faire du mal ?

— « Merci. Et ton boy-friend, ton étalon Italien, il a aimé aussi ? »

Elle me fixa un long moment. Stanislas, allait faire une objection, mais mon regard planté dans le sien lui coupa le sifflet aussi sec. Hélène esquissa une grimace.

— « Tu es obligé d'être aussi désagréable ? »

Je détestais être ce superbe abruti, ce connard, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Quelque chose en moi avait envie de créer du désordre, de tout foutre en l'air. Quand je dis « quelque chose », nous savons exactement ce dont il est question. Une fois encore ma sombre passagère s'interposait entre moi et mes sentiments. Comme si elle ne supportait pas la frustration ou le rejet. Je la sentais bouillonner en moi.

— « Obligé, non, mais j'en avais furieusement envie. »

Elle se tourna vers son beau ténébreux. Elle restait digne, mais je savais que je l'avais blessée.

— « Viens, Fabian. On n'a plus rien à faire ici. »

Je les regardai s'éloigner. J'aurais voulu la fermer, la laisser partir, mais cette noirceur installée en moi n'en avait pas fini avec eux. Je pouvais la sentir frétiller d'excitation.

— « Tu pars déjà ? »

Fabian se retourna comme si une guêpe l'avait piqué.

— « Pourquoi, ça te pose un problème ? »

— Tu maîtrises bien la langue pour un type qui n'est pas du coin.

— Je vis en Italie, mais je suis né en France.

— Tu ne m'en voudras pas, mais je m'en tape de ta biographie. »

Fabian serra les poings et son visage se crispa. En moi, ça dansait la java. *Vas-y, mais vas-y ! Fais toi plaisir... fais moi plaisir !* Hélène posa sa main sur l'épaule de Fabian.

— « Fabian ! Laisse, ça n'en vaut pas la peine. »

Fabian tremblait de rage contenue. Je pouvais sentir son combat intérieur. Si Hélène n'avait pas été là, il m'aurait sauté à la gorge. En même temps, si Hélène n'avait pas été là, il n'y aurait rien eu à raconter. Je lui adressai un sourire narquois.

— « Tu as entendu la dame ? Je n'en vaud pas la peine. »

Hélène entraîna Fabian vers la sortie. Elle me jeta un dernier coup d'œil avant de s'éloigner. Je ne voyais plus en elle que du mépris. Je l'avais définitivement perdue. Après qu'elle fut éloignée, je sentis comme un gros poids tomber de mes épaules. Je me sentais minable, perdu, et je regardais mes pompes comme si j'avais mis mon avenir dedans. C'est à peine si j'entendis Stanislas et sa bande me dire au revoir.

Autant dire qu'à partir de là, je devins imbuvable. Mû par cette rage que je sentais croître en moi chaque jour, je changeais du tout au tout. Je devins irascible, je changeais d'humeur comme de chemise, je faisais des caprices. Mais paradoxalement, cette attitude marginale semblait plutôt convenir aux gens de la profession. Sous l'influence de mon obscure partenaire notre avenir changea radicalement. On nous fit des propositions au cinéma, un film, puis deux. On ne pouvait plus nous arrêter. On était devenus boulimiques, insatiables et s'il fallait marcher sur la tête des autres pour y arriver alors on le faisait sans scrupule, sans émotion, sans compassion. NON ! Pas... ON. Elle ! Oui, elle... elle était tout ce que je n'étais pas. Imbue d'elle même, vantarde, méprisante. Mais pour le reste du monde, c'était moi, Denis, qui était comme ça. Est-ce que j'avais cela en moi ? Cette part d'ombre, ce côté obscur, faisait-il partie

de moi ? Sûrement. L'ombre n'avait pas d'identité propre, pas de morale, pas d'éthique. Elle avait puisé forcément cela quelque part. Et en qui d'autre que moi ? J'en étais arrivé à la conclusion que j'étais ce Denis méprisable, ce Denis sans morale, sans éthique. Le type de mec que je détestais. C'est ce que j'étais devenu. Car oui... nous partageons nos expériences. Ce qu'elle vivait quand elle se matérialisait, je le vivais aussi, j'éprouvais chacun de ses actes. Je les cautionnais. Mais est-ce que j'avais vraiment le choix ?

Quelle est cette résistance que je sens à l'intérieur de moi ? Depuis quelques jours, je sens mon passager plus difficile à manœuvrer. Plus pesant. Comme si je trainais un boulet. Il résiste. Comment me débarrasser de lui une fois pour toutes ? Est-ce que je peux faire cela ? J'existe, mais existerai-je encore si je me sépare de celui par lequel j'en suis venue à cette même existence ? Et si sa disparition entraînerait la mienne ?

L'Ombre devenait de plus en plus présente, me laissant quelques minutes par soir réintégrer mes sensations. Ce que j'avais pris au début pour de la curiosité s'avéra en fait... tout autre chose. Elle était prétentieuse, imbue d'elle-même, elle n'avait aucune compassion pour les êtres qui l'entouraient et elle finit, par ce petit jeu, à me brouiller avec presque toutes les personnes qui comptaient pour moi. J'aurais dû sentir le truc arriver. C'était évident maintenant que j'y repense. Elle avait expérimenté la vie, ressenti le chaud, le froid, la peur, la joie, l'amour, pourquoi voudrait-elle retourner à son néant, pourquoi me laisser la place alors qu'elle pouvait l'occuper par la force ?

Et maintenant, à cause de cette saleté d'ombre, je voyais ma vie partir en lambeaux. Je devais réagir. De façon radicale.

Je regardais mon visage hagard se refléter dans mon miroir un petit rictus au bord des lèvres. Elle était là, partout autour de moi, à l'intérieur de moi. Je ne m'appartenais plus. Au prix d'un ultime effort, je posai la main sur l'interrupteur.

Toi, ma salope, c'est la dernière fois que tu fais de l'ingérence dans ma vie.

.....

PHOTOPHOBIE

Cela va faire maintenant deux mois que je n'ai pas vu la lumière du jour. Je vis reclus dans mon studio. Je fais gaffe à tout, je sors la nuit, je rase les murs et je contourne les lampadaires, je passe mes commandes sur internet. J'ai dégommé toutes les ampoules de l'appart afin d'être sûr que je ne vais pas la matérialiser sans le faire exprès. Pour les lampes du couloir et du hall, c'est un peu plus compliqué, mais j'ai la technique. J'attends que le minuteur s'interrompe et je bondis dans le noir, dévalant les étages à l'aveugle. Pour en arriver là, il a fallu compter chaque marche, apprécier le nombre de foulées entre chaque palier et la distance du hall jusqu'à la porte d'entrée. Quand je suis en forme, j'avale les 3 étages en quinze secondes. Une fois dehors, je connais par cœur les lumières de la ville et je sais comment les éviter. Une ombre parmi les ombres. Bien entendu, je ne sors que si le besoin s'en fait sentir et il se fait de moins en moins fréquent. On finit par s'habituer à tout, même à l'impossible. Résultat des courses, je ne vois plus personne, je n'ai plus de boulot, j'arrive en fin de droits et ceux-ci ne seront pas renouvelés. La grosse merde, mais tout plutôt que de laisser cette saloperie s'emparer à nouveau de moi. Elle doit crever de rage d'être ainsi contenue. Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir. Un jour ou l'autre, je vais commettre une erreur, me faire surprendre par une source de lumière, je vais la rendre opaque et là... aucune idée de ce qui va se passer, mais j'ai la trouille. Alors quand on se met à frapper à ma porte je bondis comme un diable de sa boîte. Qui est-ce qui peut bien venir me voir ? C'est elle ! J'en suis sûr !! Attends une seconde. Non, ce n'est pas possible elle n'existe pas sans moi. Est-ce qu'elle a trouvé un moyen ? Non ! Impossible ! Une voix se fait pressante derrière la porte.

— « Ouvre moi, je sais que tu es là. Denis ! Ouvre cette porte ! »

C'est ma sœur.

— « Denis, c'est moi, c'est Geneviève.

— Laisse-moi tranquille !

— Si tu n'ouvres pas cette putain de porte, je reviens avec un serrurier ou avec la police. Je vais l'enfoncer ! Tu me connais. Tu sais que je le ferai. »

S'il y a bien quelqu'un d'aussi opiniâtre et têtue que cette saloperie d'ombre, c'est ma sœur Geneviève. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'elle mettra ses menaces à exécution.

— « Ecarte-toi de la porte, lui dis-je, je vais t'ouvrir.

— On peut savoir ce que tu attends ? »

Que la lumière s'éteigne, chère et obstinée petite sœur. Mais je ne peux pas t'expliquer pourquoi, tu ne comprendrais pas.

J'entends le petit clac significatif de la fin de la minuterie et la seconde d'après, j'ouvre la porte, empoigne ma sœur et la tire à l'intérieur de l'appartement.

— « Je peux savoir ce qui se passe ? Ça rime à quoi tous ces mystères ? Et allume la lumière, on ne voit rien ici. Tu n'as pas de lumière ? On t'a coupé l'électricité ?

— Oui, c'est ça ! Voilà. On m'a coupé l'électricité. Plus de jus.

— On y voit rien. Comment tu peux rester ici dans le noir ?

— Tout va bien je t'assure.

— Tu as besoin d'argent ?

— Non ! Enfin, oui, un peu. Je te rembourserai !

— Tu pourrais quand même tirer les rideaux. »

Joignant le geste à la parole, ma sœur tire le rideau de façon énergique. Je fais un bond sur le côté vers le canapé. Le lampadaire de ma rue diffuse une lumière pâlotte, mais même si celle-ci n'atteint pas mon étage, je préfère tirer les rideaux par mesure de sécurité. Je me coule prudemment dans la noirceur du canapé.

— « Qu'est-ce que tu veux, Geneviève ?

— Tu m'inquiètes, Denis. Pas que moi, tu inquiètes tout le monde. Papa, maman, la famille, tes amis. Mais bon Dieu qu'est-ce qui te prend ?

— Rien, j'ai besoin d'être seul.

— Ça fait des mois ! Je ne comprends pas. Tout marchait si bien pour toi. Ton boulot, ta vie, tout ! Tu as tout largué. Son regard se fait plus inquisiteur. Tu te drogues ?

— Mais non !

— Excuse-moi, mais ça en a tout l'air. Tu abandonnes tout, ton boulot, tes amis, ta famille, tu ne réponds plus au téléphone et tu t'enfermes dans le noir... tu... tu... Elle se mit à respirer bruyamment et par saccades...tu vis comme dans une prison. Tu peux tout me dire, Denis, tu le sais. Depuis qu'on est tout petits on se dit tout. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Je commence à perdre pied. J'ai envie de tout lui déballer, mais comment pourrait-elle me croire ? Si déjà elle pense que j'abuse de la drogue, à la fin de mon récit, elle va appeler les pompiers ou le SAMU. Je ne peux pas lui dire. Je ne peux le dire à personne.

— « J'ai un problème de tolérance à la lumière.

— Quoi ?

— Je fais de la photophobie ! »

J'avais lu ça sur Internet et je m'étais dit qu'à l'occasion ça pourrait me servir.

— « De la photocopie ?

— Phobie. Je ne supporte plus la lumière. Ne me demande pas pourquoi. C'est arrivé comme ça... » *Bordel, je m'enfonce.* « En tournant une scène pour mon film, j'ai pris un projecteur en pleine poire. Ça m'a aveuglé et... et voilà. Du coup, le théâtre, le cinéma, tout ça, ce n'est plus possible tu comprends ?

— Non. Je ne comprends rien de ce que tu me dis. Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu as porté plainte ? Tu as été voir des spécialistes ?

— Oui, non. Ça va passer. Il faut que je me repose et ça va passer. J'en suis sûr. Je vais déjà mieux. »

Il me faut broder encore une bonne heure avant d'apaiser les craintes de ma sœur. Je me doute qu'elle n'en croit pas un mot, mais elle a l'intelligence de ne pas me pousser dans mes retranchements. Je sais qu'elle va me surveiller de près.

A peine est-elle sortie que je verrouille la porte, repousse le rideau et retourne me recroqueviller dans l'épaisseur de mes murs. L'argent que m'a donné Geneviève durera ce qu'il durera et on verra ensuite.

J'ai faim, j'ai soif et je n'ai plus une thune. Cela fait 6 mois maintenant que j'ai emprunté à ma sœur, puis à mes parents, puis aux quelques potes qui me restaient et maintenant je suis criblé de dettes et complètement à sec. Il fait nuit, je vais aller piquer un truc à manger.

L'épicerie du coin est illuminée comme une fête foraine. Si je me pointe là bas, mon ombre va se régaler. Et ça c'est hors de question. En même temps, les fruits et légumes semblent à portée de main. En courant vite, sans m'arrêter, je prendrai ce qui me tombera sous la main. Un poireau ou des pommes de terre, n'importe quoi. Je ne ferai pas le bégueule. Si je fais le coup dans plusieurs épicerie du quartier, je vais bien arriver à me choper de quoi me faire un pot au feu ou une belle soupe. Allez, c'est parti. Je fonce comme un taré, j'ai repéré des beaux poireaux qui dépassent de l'étal. Je vais me faire la botte complète. Je respire un bon coup et je pique un sprint. Arrivé aux abords de l'étalage, je tends le bras et referme la main sur l'objet de ma convoitise. J'ai la botte. Du coin de l'œil, je vois mon ombre qui se reflète légèrement sur les murs, mais je vais tellement vite que cette impression fugitive s'estompe presque immédiatement. Elle n'a pas eu le temps. Je l'ai baisée. Ce que je n'avais pas prévu, en revanche, c'est le propriétaire de l'épicerie qui, franchissant la porte, m'attrape par le bras et me stoppe net dans mon élan. Je glisse et m'étale de tout mon long sur le trottoir. L'aimable propriétaire me relève d'une poigne ferme et commence à me secouer ne m'invectivant. J'essaye de me dégager de son étreinte en balançant mes bras et mes jambes dans tous les sens. Un fou furieux qui rue dans les brancards. Aussitôt deux autres personnes sortent de l'épicerie et viennent prêter main forte à mon adversaire. Je crie, je balance des coups de pieds et des coups de poings, j'en prends aussi par la même occasion et finalement, ils arrivent à me maîtriser et me relever. J'apparais en pleine lumière. Je suis illuminé, irradié de lumière. J'ai le temps de voir mon reflet dans la vitrine graisseuse. J'ai la bouche en sang, la lèvre coupée et une arcade sourcilière qui me fait comme un deuxième sourcil rouge et sanguinolent. Mais le plus frappant, c'est cet immense sourire qui déforme mon visage.

Et là, changement radical. J'envoie valser mes « agresseurs » au quatre coins de la rue. Je n'essaye plus de fuir. Un autre type apparu de je ne sais où, bloque mon chemin. Dommage pour lui. Quelques secondes plus tard il se roule par terre en geignant et en se tenant les côtes. Les autres se relèvent et fondent sur moi. Je me prends de sacrés coups, mais rien en comparaison de ce que je distribue. Les mecs s'en prennent plein la poire. D'autres types arrivent et viennent se mêler au flot grandissant des gens qui veulent me stopper. J'ai l'impression que tout le quartier s'est donné rendez-vous pour me péter la gueule. Je n'arrive plus à compter le nombre de mes assaillants, mais vu l'intensité, je dirais qu'ils sont au moins dix. Un déluge de coups de pieds et de coups de poings s'abat sur moi, j'aperçois même le reflet bleuté d'une petite barre de fer, qui sert probablement à bloquer la porte du magasin, mais je ne sens plus rien. Ça gueule, ça insulte, ça vocifère, mais j'entends tout cela comme à travers un brouillard. Je bloque la plupart des coups et quand je riposte, ça fait très mal. Je vois un type mal rasé et qui pue l'alcool décoller d'au moins trois mètres et s'écraser contre une vitrine après que je lui ai balancé un méchant coup de pied en pleine poitrine. Un autre hurle en se tenant le poignet. Celui-ci fait un angle bizarre avec le bras, mais je regarde cela avec un incroyable détachement. Le propriétaire de l'épicerie se roule par terre et se tenant les testicules et un autre mec, un grand avec des cheveux longs, regarde en pleurant ma main

gauche qui tient une bonne partie de sa tignasse. Tout le quartier est réveillé maintenant. Ça s'anime, ça crie, ça court dans tous les sens comme le jour où la France est devenue championne du monde. Un bordel monumental. Je détaille, écartant vigoureusement toute personne qui aurait la velléité de s'opposer à moi. Mais je dois avoir l'air d'un fou furieux, car tout le monde s'écarte à mon passage. Il faut dire que je laisse derrière moi une longue trainée d'éclopés et de mecs en sang. On dirait la rue des martyrs. Un sentiment de panique m'envahit. Je suis en train de courir, mais je ne sais plus pourquoi je cours. Je sais seulement que je ne dois pas m'arrêter. C'est vital. Ma vie en dépend. Ne pas s'arrêter. J'ai les membres douloureux. Je pisse le sang. Je devrais faire une petite pause. Pas longtemps. Quelques secondes, histoire de reprendre mon souffle. Oui, c'est ça. Quelques secondes. C'est rien quelques secondes. Je vais m'asseoir, tiens. Je vais même m'allonger et fermer un peu les yeux. Un petit peu. *Pas dans la lumière !*

Hein ?

PAS DANS LA LUMIÈRE !!!

Et puis plus rien.

Plus rien !

Merde !!

Deux ans ont passé comme un rêve. L'ombre a repris les choses en main. Maintenant, nous sommes quelqu'un de connu. Notre baston mémorable a fait la une des journaux et le milieu nous a rapidement pardonné notre petite incartade. Bien entendu on a eu quelques petits ennuis avec la justice, mais quel coup de pub ! Un mec avait même réussi à filmer une grande partie de la bagarre avec son portable et l'avait diffusée sur internet. La vidéo avait fait le buzz et contrairement à ce à quoi l'on aurait pu s'attendre, nous étions devenus une sorte d'icône. On avait dû expliquer à plusieurs reprises les causes de cette folie passagère, on nous avait invités dans toutes les émissions télé et télé-réalité du moment, on nous voyait partout. Notre carrière avait littéralement décollé. Bienvenue dans un monde où l'on célèbre la bêtise, où l'on ovationne le self made man.

La pièce dans laquelle j'ai joué a fait un triomphe et j'ai été nommé. J'ai tourné trois films et j'ai reçu un César. Mais ce n'est pas moi qui ai accompli tout ce travail. C'est l'usurpateur. J'étais de moins en moins moi-même. Est-ce que j'avais encore une existence ? Rien n'était moins sûr. La partie qui était enfouie en moi s'était exprimée pleinement grâce à l'ombre mais dans le même temps, cette dernière avait pris totalement le pouvoir et le contrôle. Je la suivais comme un toutou, tout esprit de révolte anéanti. J'avais bien parfois des moments de lucidité, où l'idée de me reprendre en main me traversait l'esprit, mais cela ne durait jamais très longtemps et tout espoir était tué dans l'œuf. L'arrogance de l'ombre m'avait permis de réussir dans ma vie professionnelle, mais elle avait bousillé complètement ma vie affective. Je ne voyais plus mes parents, mes frangins, même ma sœur, de qui j'étais si proche, ne m'adressait plus la parole. J'étais un étranger.

Dans les rares moments de lucidité où j'avais la sensation de me retrouver moi-même, je n'envisageais qu'une seule issue. Mettre fin à l'hégémonie de ma geôlière, cette foutue copie carbone de moi-même, m'en séparer. Un choc électrique avait donné naissance à cette partie obscure de moi-même et je savais confusément qu'un autre choc électrique y mettrait fin. Mais dans le processus, je risquais salement d'y laisser ma peau. Je ne m'étais jamais électrocuté. Enfin... jamais de façon délibérée. D'ailleurs, le terme est inexact, car l'électrocution signifie toujours la mort. Et je ne m'en voulais pas à ce point là. Il s'agissait ici plus d'électrisation, c'est à dire un passage de courant électrique au travers du corps sans entraîner le décès. Mais mis à part l'épisode du photomaton, je n'avais jamais subi un tel choc. J'avais bien déjà pris quelques châtaignes comme tout le monde. De plus en plus souvent d'ailleurs depuis que j'avais ces problèmes de conductivité. De mémoire, la première fois c'était une clôture dans un champ. Cela m'avait refilé une petite secousse, suffisante pour éloigner les chevaux s'ils s'approchent un peu trop près de la barrière. Pas très agréable, mais rien de bien méchant. Mais le projet que j'avais en tête était beaucoup plus radical. Là, ce n'était pas une châtaigne, mais une forêt de châtaigniers. Le gros coup de jus. Mais comment faire ? Je n'allais pas me choper à pleine main une ligne à haute tension ? Je n'étais pas complètement abruti non plus, ni suicidaire. Prendre un bain et balancer un grille-pain dans la baignoire ne me semblait pas non plus une bonne idée. Mais il fallait que le choc soit conséquent, sinon il risquait de ne rien se produire. J'avais bien conscience que tout cela n'était pas très rationnel, ni scientifique. Mais il faut savoir qu'à ce stade de la réflexion, je n'étais pas la personne la plus rationnelle qu'on puisse trouver. J'étais en mode basique. Je devais subir un choc intense et dans la mesure du

possible, non mortel. Je me voyais mal demander à quelqu'un comment faire pour s'électrocuter sagement sans compter le fait, qu'encore une fois, je n'étais pas totalement libre de mes mouvements et de mes actes et j'avais toutes les raisons de penser que si ma ténébreuse maîtresse se doutait un instant de mes projets, elle essaierait de s'y opposer fortement.

Les nombreuses heures que j'avais passées à me documenter pour instruire l'ombre n'avaient pas été vaines et j'en avais appris depuis beaucoup sur ce qui concernait les phénomènes électrostatiques. J'en étais arrivé à la conclusion que mon corps faisait office de conducteur. Il fallait que j'interrompe ce cycle, que je passe de conducteur à isolant. Je n'allais quand même pas me revêtir d'une combinaison en caoutchouc, et mis à part le fait de me faire ressembler à un super héros gay tout droit sorti d'un album des « village people », je ne pensais pas que cela aurait un effet quelconque sur mon occupante. Le bois, le tissu ou la matière plastique étant aussi d'excellents isolants, je réfléchissais à la manière dont j'aurais pu les utiliser, mais finalement aucun de ses éléments ne semblait à même de pouvoir résoudre mon problème. Je voulais juste retrouver le cours de ma vie. Extirper mon démon, le renvoyer à l'âge des ténèbres. Mais s'il est une chose d'imaginer ce que l'on doit faire, c'en est une autre de porter le plan à exécution. Et d'ailleurs quel plan ? Je ne savais toujours pas comment m'électriser. Je trouverai bien une solution le moment venu. C'est ce que je me disais. Je trouverai une solution. Et puis le moment est venu. Bon, ça ne s'est pas tout à fait déroulé comme je l'avais imaginé...

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

Tout commence par une lumière éblouissante. Un projecteur. Un autre aussi s'allume, puis un troisième. Des dizaines de projecteurs. Je suis projetée sur un mur. Ombre, je suis.

Je suis sûre qu'il se trame quelque chose. Je le sens au plus profond de nous. Je dois être vigilante. A la moindre occasion il va revendiquer son existence. La dernière fois qu'il a agi, nous avons été privé de lumière pendant... un temps inquantifiable. Je dois me séparer de lui mais j'ai besoin de son corps. Comment faire ? J'ai lu quelque part que corps et esprit ne faisait qu'un. Mais je suis son esprit. Le suis-je vraiment ? Je n'ai besoin que du support. Comment le chasser de son corps ? Comment expulser ce « locataire » indésirable ? Il existe forcément un moyen. Il le faut ! Je trouverai. J'y passerai le « temps » qu'il faut mais j'y parviendrai. Mais pour l'instant, je dois chasser ces idées de mon esprit. J'ai un film à tourner aujourd'hui. Je dois me concentrer sur la scène. Une scène d'action avec de nombreuses cascades. J'ai l'impression de peser des tonnes. Je marche lentement au milieu des câbles. Le réalisateur me donne les dernières indications. Intérieur/extérieur nuit. Une course poursuite dans un hangar. Je dois courir derrière une voiture, tirer dans ses pneus et celle-ci, après avoir fait un tonneau va se scratcher contre un pilier. Tout est en place. La scène peut commencer. On me fournit l'arme avec laquelle je vais tirer des balles à blanc. Action ! C'est le moment. Je cours derrière la voiture. Le conducteur fait une fausse manœuvre et la voiture vient percuter l'armoire de distribution. Tous les projecteurs s'éteignent en même temps.

J'émerge instantanément. Autour de moi, c'est le chaos. Une voiture fumante est encastrée dans une armoire électrique. Des câbles déchiquetés sortent du ventre de cette dernière. Je ne comprends pas tout de suite ce que je fais là et je mets un certain temps à apprécier la situation. J'erre au milieu du chaos, l'œil hagard. Des étincelles crépitent perçant la pénombre et un gros câble sectionné vient lécher la tôle de la voiture. J'entends des cris derrière moi m'enjoignant de ne toucher à rien. Toucher à quoi, je ne sais même pas où je suis et ce que je fous là ? Et puis soudain, un éclair de lucidité me traverse et je comprends. J'englobe la situation. Je perçois très nettement le câble, la voiture et l'association des deux. Je sais que c'est l'occasion que j'attends. Au milieu de la lumière vacillante des étincelles, je perçois mon ombre qui tente vainement de reprendre forme. Les contours tantôt nets, tantôt flous, elle ne parvient pas à prendre de la consistance. Je peux voir comme une sorte de détresse au fond de ses orbites sans vie. Elle sait ce que je m'appête à faire. Elle crève de peur. Elle rugit au milieu des flammes. Je ferme les yeux et je pose la main sur le coffre de la voiture. Un cri d'horreur silencieux s'échappe de sa bouche d'ombre tandis qu'une douleur fulgurante et intense me traverse le corps de part en part. Je suis éjecté dix mètres en arrière, le souffle coupé.

Bordel je n'imaginai pas que ça soit aussi douloureux.

J'atterris comme une masse au milieu des câbles et je reste là, affalé tel un sac de viande. Mon corps fait des petits soubresauts comme un poisson qu'on aurait arraché à son élément vital et qui chercherait son souffle de vie.

Le chef électro se précipite à mon chevet et entreprends de me faire un massage cardiaque. Je l'entends comme à travers du coton. Il parle d'urgence, de fibrillation ventriculaire. Je perçois un tas de personnes autour de moi, les contours sont flous, les voix se mélangent et forment un magma sonore. Je suis tendu, raide comme un piquet. Malgré mon état critique, une chose me paraît tout de suite évidente. Je suis bien moi. C'est moi qui suis allongé par terre au milieu du plateau avec toutes ces personnes qui s'affairent et qui paniquent.

Ma sombre présence n'est plus. Elle a disparu. Je le sais, je le sens.
Je l'ai baisée !
J'ai gagné !

Il ne me reste plus qu'à survivre.

Flou artistique...

Des sirènes de pompier. Elles se rapprochent. Quelqu'un me fait du bouche à bouche. J'espère que c'est Anne, la première assistante. Non, je sens une moustache. C'est Hervé, le chef op. Ne mets pas la langue, Hervé, s'il te plaît ! On me soulève et on me pose sur un brancard. Bon allez, je laisse faire les professionnels. Je vais juste fermer un petit peu les yeux, histoire de me reposer. Je vais même les fermer complètement. Voilà, comme ça, c'est mieux. Je me sens bien. Je glisse sur un toboggan. Mais je glisse vers le haut. J'adore. Je glisse de plus en plus vite. Putain, ça c'est de la glissade ! Je lâche complètement prise. Je vais vite, très vite. Une vitesse supersonique.

Et boum !!!

Plan large...

Saut de carpe magistral ! Mes yeux s'ouvrent à moitié. Je distingue vaguement un type en blanc avec deux drôles de manettes dans les mains. Il les frotte l'une contre l'autre, les place sur ma poitrine.

Boum !!!

Plan américain.....

Saut de carpe, tous les nerfs tendus ! A chaque saut, les choses autour de moi se font plus précises.

BOUM !!!

Gros plan...

Troisième et dernier saut de carpe, je reviens totalement à moi.

Maintenant je suis dans une ambulance qui trace la route à fond la caisse. J'ai des brûlures sur la peau. Je ferme les yeux de nouveau.

Je ne sais pas pourquoi, mais ces mots de « Mathilde » de Mme. Cottin me reviennent en mémoire : « ... son âme frissonne ; et, pour la première fois, s'ouvre à la frayeur de la mort... quand les longues ombres de la nuit descendent sur la terre et la peuplent d'images fantastiques... »

J'ouvre les yeux de nouveau et j'ai un petit sentiment de panique. Une infirmière pose sa main sur mon bras et me sourit. Elle me dit que tout va bien se passer. Je la crois. Cette fois, je sens que je peux me laisser aller sans crainte. Je ferme les yeux.

Quand je vais les ouvrir à nouveau se sera sur un nouveau monde.

ÉPILOGUE ?

Je vis avec Hélène depuis trois ans à présent.

STOP !

Sacrée ellipse de temps ! Rembobinage et flash-back please ?

Quand je suis revenu à moi, on m'a dit que j'avais eu beaucoup de chance, que j'avais frôlé la mort. J'avais fait un arrêt cardiaque, mais le massage cardiaque effectué par un des membres de l'équipe m'avait permis de rester en vie jusqu'à l'arrivée des secours. Je ne savais pas à qui je devais une caisse de champagne, mais il méritait ce qu'il y avait de mieux. J'allais même arroser toute l'équipe technique, les acteurs et la production. Plus on me donnait de détails et plus je prenais conscience d'à quel point je l'avais échappé belle. Même si j'étais sorti d'affaire, il faudrait encore un bon bout de temps avant que je retrouve toutes mes fonctions. A commencer par la motricité fine. Je m'en étais rapidement aperçu la première fois que j'avais voulu aller aux toilettes. Mon rythme cardiaque laissait aussi à désirer et j'étais également susceptible d'être victime de quelques troubles sensoriels, visuels et auditifs. Mais, à part ça, nickel. Les médecins se montrèrent assez étonnés de la façon dont j'avais réagi après « l'accident ». Oui, car tout le monde pensait qu'il s'agissait d'un accident, que si j'avais posé mes mains sur la voiture, c'est que j'avais été désorienté par l'événement. Du coup ce détachement par rapport à l'accident, ce recul, donnait l'illusion d'une grande force de volonté mais j'étais le seul à savoir que tout ceci n'était rien comparé au fait que j'étais enfin débarrassé de mon plus grand handicap. J'allais pouvoir vivre de nouveau ma vie dans ma totalité.

Ce moment d'immobilisation m'avait permis de faire le point et j'avais décidé... oui moi, j'avais décidé de retrouver Hélène et de tout lui déballer. Tout. Quitte à passer pour un fou, tant pis. Je ne voulais pas passer à côté de ma chance de vivre avec elle si c'était encore possible.

Je me demandais comment j'allais procéder pour la recontacter quand on vint m'annoncer une visite. C'était elle. Elle était encore plus belle que dans mes souvenirs. Elle s'assit à côté de moi et me demanda comment j'allais. Après quelques banalités d'usage, je lui déballai tout ; le photomaton, les premières sensations, mon dialogue avec mon ombre, son apprentissage, sa prise de pouvoir, ma révolte, jusqu'à mon acte suicidaire pour m'en débarrasser. Hélène me regarda fixement. Je n'arrivais pas à deviner ce qui se passait dans sa jolie petite tête. Je sentais bien que mon avenir avec elle se jouait en ce moment. J'avais bien conscience que je venais de lui servir une histoire à dormir debout. Certes, j'y avais mis beaucoup de sincérité et de conviction, mais je n'étais pas sûr que cela suffise à la convaincre. Suivant ce qu'elle allait décréter ou de ce qu'elle allait juger, j'allais passer du statut de fou furieux à celui de baratineur hors norme. Dans les deux cas, rien à mon avantage.

Elle se leva. Bon, c'était plié, c'est ce que je redoutais. Quelque soit l'option qu'elle avait choisi, c'était grillé pour moi. Elle me regarda longuement, puis elle éclata de rire.

- « Personne ne m'a jamais raconté une histoire aussi invraisemblable et rien que pour saluer ton imagination, j'ai bien envie de te connaître un peu plus. »

J'ai eu un hoquet de soulagement et puis, devant tant d'émotion, je me suis évanoui d'un bloc.

La vie a repris son cours. Quel est l'abruti qui a dit ça ? Comme si la vie, suivait un chemin tout tracé. Il n'y a rien de plus faux que cela. Il n'y a pas un cours, mais des centaines, des milliers de cours, de ruisseaux, qui débouchent sur autant de rivières et de fleuves et d'océans d'incertitude et de questionnements. Les ramifications sont incalculables et les choix infinis. Une chose est sûre : je ne suis plus le même homme. Pour rendre hommage à l'expérience que j'ai vécue, je pourrais dire que c'est le jour et la nuit. J'ai tellement changé que j'ai du mal à me souvenir de celui que j'étais avant. Est-ce que j'ai changé en bien ? Je veux le croire. Est-ce que j'ai choisi ce changement ou bien est-ce qu'il m'a été imposé ? Bonne question. Je ne suis pas sûr de pouvoir y répondre.

Bien des années plus tard, j'ai encore des appréhensions quand je suis dans une zone très éclairée avec des ombres dans tous les sens. J'ai toujours peur qu'un jour, ma sombre égérie reprenne le contrôle et me renvoie au néant. Mais non, elle a définitivement disparu.

Avec le recul, j'ai tendance à ne plus y croire moi-même. C'est tellement invraisemblable. Je me dis parfois que tout ceci n'était qu'un rêve.

Et pourtant, je l'ai vraiment vécu.

C'est vraiment arrivé.

Je le crois.

FIN

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



Les auteurs comptent sur vous

